



The Project Gutenberg EBook of Poésies complètes, by  
Arthur Rimbaud

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost  
and with  
almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give  
it away or  
re-use it under the terms of the Project Gutenberg License  
included  
with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Poésies complètes

Author: Arthur Rimbaud

Commentator: Paul Verlaine

Release Date: July 3, 2009 [EBook #29302]

[Last updated: December 16, 2011]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK POÉSIES  
COMPLÈTES \*\*\*

Produced by Laurent Vogel, Robert Connal and the Online  
Distributed Proofreading Team at <http://www.pgdp.net> (This  
file was produced from images generously made available  
by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at  
<http://gallica.bnf.fr>)



## Notes sur cette version électronique

Le texte a été établi sur la base des épreuves de l'imprimerie de Ch. Herissey à Évreux, revues avec les corrections de la main de Paul Verlaine en 1895. Certains passages illisibles ou d'une reconstitution hypothétique ont été signalés entre crochets.

On donne ici le texte après application des corrections; le texte original de la préface avec les corrections se trouve [en annexe](#) à la fin de cette version HTML.

ARTHUR RIMBAUD

# POÉSIES COMPLÈTES

AVEC PRÉFACE DE PAUL VERLAINE  
ET NOTES DE L'ÉDITEUR

L. V.

# PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1895

Tous droits réservés

# DU MÊME AUTEUR

MÊME ÉDITEUR

**Les Illuminations, Une Saison en Enfer. . . 3 50**

TIRAGE DE LUXE:

25 exemplaires numérotés sur Hollande, **6 fr.**

# PRÉFACE

ARTHUR RIMBAUD

## SES POÉSIES COMPLÈTES

À mon avis tout à fait intime, j'eusse préféré, en dépit de tant d'intérêt s'attachant intrinsèquement presque aussi bien que chronologiquement à beaucoup de pièces du présent recueil, que celui-ci fût allégé pour, surtout, des causes littéraires: trop de jeunesse décidément, d'inexpériences mal savoureuses, point d'assez heureuses naïvetés. J'eusse, si le maître, donné juste un dessus de panier, quitte à regretter que le reste dût disparaître, ou, alors, ajouté ce reste à la fin du livre, après la table des matières et sans table des matières quant à ce qui l'eût concerné, sous la rubrique «pièces attribuées à l'auteur», encore excluant de cette peut-être trop indulgente déjà hospitalité les tout à fait apocryphes sonnets publiés, sous le nom glorieux et désormais sacré, par de spirituels parodistes.

Quoi qu'il en soit, voici, seulement expurgé des apocryphes en question et classé aussi soigneusement que possible par ordre de dates, mais, hélas! privé de trop de choses qui furent, aux déplorables fins de puérites et criminelles

rancunes, sans même d'excuses suffisamment bêtes, confisquées, confisquées? volées! pour tout et mieux dire, dans les tiroirs fermés d'un absent, voici *le livre des poésies complètes d'Arthur Rimbaud*, avec ses additions inutiles à mon avis et ses déplorables mutilations irréparables à jamais, il faut le craindre.

Justice est donc faite, et bonne et complète, car en outre du présent fragment de l'[illisible], il y a eu des reproductions par la Presse et la Librairie des choses en prose si inappréciables, peut-être même si supérieures aux vers, dont quelques-uns pourtant incomparables, que je sache!

Ici, avant de procéder plus avant, dans ce très sérieux et très sincère et pénible et douloureux travail, il me sied et me plaît de remercier mes amis Dujardin et Kahn, Fénéon, et ce trop méconnu, trop modeste Anatole Baju, de leur intervention en un cas si beau, mais à l'époque périlleux, je vous l'assure, car je ne le sais que trop.

Kahn et Dujardin disposaient néanmoins de revues jeunes et d'aspect presque imposant, un peu d'outre-Rhin et parfois, pour ainsi dire, pédantesques; depuis il y a eu encore du plomb dans l'aile de ces périodiques changés de direction—et Baju, naïf, eut aussi son influence, vraiment.

Tous trois firent leur devoir en faveur de mes efforts pour

Rimbaud, Baju avec le tort, peut-être inconscient, de publier, à l'appui de la bonne thèse, des gloses farceuses de gens de talent et surtout d'esprit qui auraient mieux fait certainement de travailler pour leur compte, qui en valait, je le leur dis en toute sincérité,

La peine assurément!

Mais un devoir sacré m'incombe, en dehors de toute diversion même quasiment nécessaire, vite. C'est de rectifier des faits d'abord—et ensuite d'élucider un peu la disposition, à mon sens, mal littéraire, mais conçue dans un but tellement respectable! du présent volume des *Poésies complètes d'Arthur Rimbaud*.

On a tout dit, en une préface abominable que la Justice a châtiée, d'ailleurs par la saisie, sur la requête d'un galant homme de qui la signature avait été escroquée, M. Rodolphe Darzens, on a dit tout le mauvais sur Rimbaud, homme et poète.

Ce mauvais-là, il faut malheureusement, mais carrément, l'amalgamer avec celui qu'a écrit, pensé sans nul doute, un homme de talent dans un journal d'irréprochable tenue. Je veux parler de M. Charles Maurras et en appeler de lui à lui mieux informé.

Je lis, par exemple, ceci de lui, M. Charles Maurras:

«Au dîner du Bon Bock», or il n'y avait pas alors, de *dîner*

*du Bon Bock* où nous allussions, Valade, Mérat, Silvestre, quelques autres Parnassiens [et] moi, ni par conséquent Rimbaud avec nous, mais bien un dîner mensuel des *Vilains Bonshommes* [note illisible], fondé avant la guerre et qu'avaient honoré quelquefois Théodore de Banville et, de la part de Sainte-Beuve, le secrétaire de celui-ci, M. Jules Troubat. Au moment dont il est question, fin 1871, nos «assises» se tenaient au premier étage d'un marchand de vins établi au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice, vis-à-vis d'un libraire d'occasion (rue Bonaparte) et (rue du Vieux-Colombier) d'un négociant [en] objets religieux. «Au dîner du Bon Bock, dit donc M. Maurras, ses reparties (à Rimbaud) causaient de grands scandales. Ernest d'Hervilly le rappelait en vain à la raison. Carjat le mit à la porte. Rimbaud attendit *patiemment* à la porte et Carjat reçut à la sortie un «bon» (je retiens «bon») coup de canne à épée dans le ventre.»

Je n'ai pas à invoquer le témoignage de d'Hervilly qui est un cher poète et un cher ami, parce qu'il n'a jamais été plus l'auteur d'une intervention absurdement inutile que l'objet d'une insulte ignoble publiée sans la plus simple pudeur, non plus que sans la moindre conscience du faux ou du vrai dans la préface de l'édition Genonceaux; ni celui de M. Carjat lui-même, par trop juge et partie, ni celui des encore assez nombreux survivants d'une scène assurément peu glorieuse pour Rimbaud, mais démesurément grossie et dénaturée jusqu'à la plus complète calomnie.

Voici donc un récit succinct, mais vrai jusque dans le moindre détail, du «drame» en question: ce soir-là, aux *Vilains Bonshommes*, on avait lu beaucoup de vers après le dessert et le café. Beaucoup de vers, même à la fin d'un dîner (plutôt modeste), ce n'est pas toujours des moins fatigants, particulièrement quand ils sont un peu bien déclamatoires comme ceux dont *vraiment* il s'agissait (et non du bon poète Jean Aicard). Ces vers étaient d'un monsieur qui faisait beaucoup de sonnets à l'époque et de qui le nom m'échappe.

Et, sur le début suivant, après passablement d'autres choses d'autres gens:

*On dirait des soldats d'Agrippa d'Aubigné  
Alignés au cordeau par Philibert Delorme...*

Rimbaud eut le tort incontestable de protester d'abord entre haut et bas contre la prolongation d'à la fin abusives récitations. Sur quoi M. Etienne Carjat, le photographe poète de qui le récitateur était l'ami littéraire et artistique, s'interposa trop vite et trop vivement à mon gré, traitant l'interrupteur de gamin. Rimbaud qui ne savait supporter la boisson, et que l'on avait contracté dans ces «agapes» pourtant modérées, la mauvaise habitude de gâter au point de vue du vin et des liqueurs,—Rimbaud qui se trouvait gris, prit mal la chose, se saisit d'une canne à épée à moi qui était derrière nous, voisins immédiats et, par-dessus la table large de près de deux mètres, dirigea vers M. Carjat

qui se trouvait en face ou tout comme, la lame dégainée qui ne fit pas heureusement de très grands ravages, puisque le sympathique ex-directeur du *Boulevard* ne reçut, si j'en crois ma mémoire qui est excellente dans ce cas, qu'une éraflure très légère à une main.

Néanmoins l'alarme fut grande et la tentative très regrettable, vite et plus vite encore réprimée. J'arrachai la lame au furieux, la brisai sur mon genou et confiai, devant rentrer de très bonne heure chez moi, le [«gamin»] à moitié dégrisé maintenant, au peintre bien connu, Michel de l'Hay, alors déjà un solide gaillard en outre d'un tout jeune homme des plus remarquablement beaux qu'il soit donné de voir, qui eut tôt fait de reconduire à son domicile de la rue Campagne-Première, en le chapitrant d'importance, notre jeune intoxiqué de qui l'accès de colère ne tarda pas à se dissiper tout à fait, avec les fumées du vin et de l'alcool, dans le sommeil réparateur de la seizième année.

Avant de «lâcher» tout à fait M. Charles Maurras, je lui demanderai de expliquer sur un malheureux membre de phrase de lui me concernant.

À propos de la question d'ailleurs subsidiaire de savoir si Rimbaud était beau ou laid, M. Maurras qui ne l'a jamais vu et qui le trouve laid, d'après des témoins «plus rassis» que votre serviteur, me blâmerait presque, ma parole d'honneur! d'avoir dit qu'il avait (Rimbaud) un visage parfaitement ovale d'ange en exil, une forte bouche rouge

au pli amer et (*in cauda venenum!*) des «jambes sans rivales».

Ça c'est, je veux bien le croire, idiot sans plus, autrement, quoi? Voici toujours *ma* phrase sur les jambes en question, extraite des *Homme d'aujourd'hui*. Au surplus, lisez toute la petite biographie. Elle répond à tout d'*avance*, et coûte deux sous.

«... Des projets pour la Russie, une anicroche à Vienne (Autriche), quelques mois en France, d'Arras et Douai à Marseille, et le Sénégal vers lequel bercé par un naufrage[;] puis la Hollande, 1879-80; vu décharger des voitures de moisson dans une ferme à sa mère, entre Attigny et Vouziers, et arpenter ces routes maigres de ses «jambes sans rivales».

Voyons, M. Maurras, est-ce bien de bonne foi votre confusion entre infatigabilité... et autre chose?

—Ouf! j'en ai fini avec les petites (et grosses) infamies qui, de régions prétendues uniquement littéraires, s'insinueraient dans la vie privée pour s'y installer, et veuillez, lecteur, me permettre de m'étendre un peu, maintenant qu'on a brûlé quelque sucre, sur le pur plaisir intellectuel de vous parler du présent ouvrage qu'on peut ne pas aimer, ni même admirer, mais qui a droit à tout respect en tout consciencieux examen?

On a laissé les pièces objectionables au point de vue bourgeois, car le point de vue chrétien et surtout catholique dont je m'honore d'être un des plus indignes peut-être mais à coup sûr le plus sincère tenant, me semble supérieur et doit être écarté—j'entends, notamment les *Premières Communions*, les *Pauvres à l'église* (pour mon compte, j'eusse négligé cette pièce brutale ayant pourtant ceci :

... *Les malades du foie*

*Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.*

Quant aux *Premières Communions* dont j'ai sévèrement parlé dans mes *Poètes maudits* à cause de certains vers affreusement blasphémateurs, c'est si beau!... n'est-ce pas? à travers tant de coup[ables] choses... n'est ce pas?

Pour le reste de ce que j'aime parfaitement, le *Bateau ivre*, les *Effarés*, les *Chercheuses de poux* et, bien après, les *Assis* aussi, parbleu! un peu fumiste, mais si beau de détails; *Sonnet de Voyelles* qui a fait faire à M. René Ghill de ses mirobolantes théories, et l'ardent *Faune* [illisible] est parfait de fauves,—en liberté! et encore une fois, je vous le présente, ce «numéro», comme autrefois dans ce petit journal de combat mort en pleine brèche *Lutèce*, de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces.

On a cru devoir, évidemment dans un but de réhabilitation qui n'a rien à voir ni avec la vie honorable ni avec l'œuvre très intéressante, [illisible] ouvrir le volume par une pièce

intitulée *Étrennes des Orphelins*, laquelle assez longue pièce, dans le goût un peu Guiraud avec déjà des beautés tout autres. Ceci qui vaut du Desbordes-Valmore:

*Les tout petits enfants ont le cœur si sensible!*

Cela:

*La bise sous le seuil a fini par se taire...*

qui est d'un net et d'un vrai, quant à ce qui concerne un beau jour de premier janvier. Surtout une facture solide, même un peu trop, qui dit l'extrême jeunesse de l'auteur quand il s'en servit d'après la formule parnassienne exagérée.

On a cru aussi devoir intercaler de gré ou de force un trop long poème: *Le Forgeron*, daté des *Tuileries vers le 10 août 1792*, où vraiment c'est trop démoc-soc [illisible], par trop démodé, même en 1870 où ce fut écrit; mais l'auteur, direz-vous, était si, si jeune! Mais, répondrais-je, était-ce une raison pour publier cette chose faite à coups de «mauvaises lectures» dans des manuels surannés ou de trop moisis historiens? Je ne m'empresse pas moins d'ajouter qu'il y a là encore de très beaux vers. Parbleu! avec cet être-là!

Cette caricature de Louis XVI, d'abord:

*Et prenant ce gros-là dans son regard farouche.*

Cette autre encore;

*Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle.*

Ce cri bien dans le ton juste, trop rare ici:

*On ne veut pas de nous dans les boulangeries*

Mais j'avoue préférer telles pièces purement jolies, mais alors très jolies, d'une joliesse sauvageonne ou sauvage tout à fait alors presque aussi belles que les *Effarés* ou que les *Assis*.

Il y a, dans ce ton, *Ce qui relie Nina*, vingt-neuf strophes, plus de cent vers, sur un [rh]ythme sautilleur avec des gentillesse à tout bout de champ:

*Dix-sept ans! tu seras heureuse!*  
    *Ô les grands prés,*  
*La grande campagne amoureuse!*  
    —*Dis, viens plus près!...*

.....  
*Puis comme une petite morte*  
    *Le cœur pâmé*  
*Tu me dirais que je te porte*  
    *L'œil mi-fermé...*

Et, après la promenade au bois... et la résurrection de la

*petite morte*, l'entrée dans le village où ça sentirait le laitage, une étable pleine d'un rythme lent d'haleine, et de grands dos, un intérieur à la Téniers:

*Les lunettes de la grand-mère  
Et son nez long  
Dans son missel...*

.....

*Aussi la Comédie en trois baisers:*

.....

*Elle était fort déshabillée  
Et de grands arbres indiscrets.  
Aux vitres penchaient leur feuillée  
Malinement, tout près, tout près.*

*Sensation*, où le poète adolescent va loin, bien loin, «comme un bohémien»

*Par la nature, heureux comme avec une femme...*

Roman:

*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.*

Ce qu'il y a d'amusant, c'est que Rimbaud, quand il écrivait ce vers, n'avait pas encore seize ans. Évidemment il se «vieillissait» pour mieux plaire à quelque belle... de, très

probablement, son imagination.

*Ma Bohème*, la plus gentille sans doute de ces gentilles choses:

*Comme des lyres je tirai les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon  
cœur...*

Mes *Petites amoureuses*, les *Poètes de sept ans*, frères franchement douloureux des *Chercheuses de poux*:

*Et la mère fermant le livre du devoir  
S'en allait satisfaite et très fière sans voir  
Dans les yeux bleus et sous le front plein  
d'éminences  
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.*

.....

Quant aux quelques morceaux en prose qui terminent le volume, je les eusse retenus pour les publier dans une nouvelle édition des œuvres en prose. Ils sont d'ailleurs merveilleux, mais tout à fait dans la note des *Illuminations* et de la *Saison en Enfer*. Je l'ai dit tout à l'heure et je sais que je ne suis pas le seul à le penser: Rimbaud en prose est peut-être supérieur à celui en vers...

J'ai terminé, je crois avoir terminé ma tâche de préfacier. De la vie de l'homme j'ai parlé suffisamment. De son

œuvre je reparlerai peut-être encore.

Mon dernier mot ne peut-être ici que ceci: Rimbaud fut un poète mort jeune (à dix-huit ans, puisque né à Charleville[—le 20] Octobre 1854—nous n'avons pas de vers de lui [postérieur] à 1872.) mais vierge de toute platitude ou décadence—comme il fut un homme mort jeune aussi [(à trente) sept ans [le] 10 Novembre 1891 à l'hôpital de la Conception de Marseille), mais dans son vœu bien formulé d'indépendance et de haut dédain de n'importe quelle adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ni d'être.

Paul Verlaine.

# POESIES COMPLÈTES

DE CE LIVRE

IL A ÉTÉ TIRÉ

*25 exemplaires numérotés  
sur hollande.*

ARTHUR RIMBAUD

# POÉSIES COMPLÈTES

PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1895

Tous droits réservés.

# LES ÉTRENNES DES ORPHELINS

## I

La chambre est pleine d'ombre; on entend  
vaguement

De deux enfants le triste et doux chuchotement.  
Leur front se penche, encor, alourdi par le rêve,  
Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève...  
—Au dehors les oiseaux se rapprochent frileux;  
Leur aile s'engourdit sous le ton gris des cieux;  
Et la nouvelle année, à la suite brumeuse,  
Laisant traîner les plis de sa robe neigeuse,  
Sourit avec des pleurs, et chante en grelottant...

## II

Or les petits enfants, sous le rideau flottant,  
Parlent bas comme on fait dans une nuit obscure.  
Ils écoutent, pensifs, comme un lointain murmure...  
Ils tressaillent souvent à la claire voix d'or  
Du timbre matinal, qui frappe et frappe encor

Son refrain métallique en son globe de verre...

—Puis, la chambre est glacée... on voit traîner à terre,

Épars autour des lits, des vêtements de deuil:

L'âpre bise d'hiver qui se lamente au seuil,

Souffle dans le logis son haleine morose!

On sent, dans tout cela, qu'il manque quelque chose...

—Il n'est donc point de mère à ces petits enfants,

De mère au frais sourire, aux regards triomphants?

Elle a donc oublié, le soir, seule et penchée,

D'exciter une flamme à la cendre arrachée,

D'amonceler sur eux la laine et l'édredon

Avant de les quitter en leur criant: pardon.

Elle n'a point prévu la froideur matinale,

Ni bien fermé le seuil à la bise hivernale?...

—Le rêve maternel, c'est le tiède tapis,

C'est le nid cotonneux où les enfants tapis,

Comme de beaux oiseaux que balancent les branches,

Dorment leur doux sommeil plein de visions blanches.

—Et là,—c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur

Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur;

Un nid que doit avoir glacé la bise amère...

Votre cœur l'a compris:—ces enfants sont sans  
mère,  
Plus de mère au logis!—et le père est bien loin!...  
—Une vieille servante, alors, en a pris soin:  
Les petits sont tout seuls en la maison glacée;  
Orphelins de quatre ans, voilà qu'en leur pensée  
S'éveille, par degrés, un souvenir riant...  
C'est comme un chapelet qu'on égrène en priant:  
—Ah! quel beau matin, que ce matin des étrennes!  
Chacun, pendant la nuit, avait rêvé des siennes  
Dans quelque songe étrange où l'on voyait jujoux,  
Bonbons habillés d'or, étincelants bijoux,  
Tourbillonner, danser une danse sonore,  
Puis fuir sous les rideaux, puis reparaître encore!  
On s'éveillait matin, on se levait joyeux,  
La lèvre affriandée, en se frottant les yeux...  
On allait, les cheveux emmêlés sur la tête,  
Les yeux tout rayonnants, comme aux grands jours  
de fête  
Et les petits pieds nus effleurant le plancher,  
Aux portes des parents tout doucement toucher...  
On entrait!... Puis alors les souhaits... en chemise,  
Les baisers répétés, et la gaieté permise?

## IV

Ah! c'était si charmant, ces mots dits tant de fois!

—Mais comme il est changé, le logis d'autrefois:

Un grand feu pétillait, clair, dans la cheminée,

Toute la vieille chambre était illuminée;

Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer,

Sur les meubles vernis aimaient à tourner...

—L'armoire était sans clefs!... sans clefs, la grande  
armoire

On regardait souvent sa porte brune et noire...

Sans clefs!... c'était étrange!... On rêvait bien des fois

Aux mystères dormant entre ses flancs de bois,

Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure

Béante, un bruit lointain, vague et joyeux murmure

—La chambre des parents est bien vide, aujourd'hui

Aucun reflet vermeil sous la porte n'a lui;

Il n'est point de parents, de foyer, de clefs prises:

Partant point de baisers, point de douces surprises!

Oh! que le jour de l'an sera triste pour eux!

—Et, tout pensifs, tandis que de leurs grands yeux  
bleus

Silencieusement tombe une larme amère,

ils murmurent: «Quand donc reviendra notre mère?»

.....

## V

Maintenant, les petits sommeillent tristement:

Vous diriez, à les voir, qu'ils pleurent en dormant,

Tant leurs yeux sont gonflés et leur souffle pénible!

Les tout petits enfants ont le cœur si sensible!  
—Mais l'ange des berceaux vient essayer leurs yeux,  
Et dans ce lourd sommeil mit un rêve joyeux,  
Un rêve si joyeux, que leur lèvre mi-close,  
Souriante, semblait murmurer quelque chose...  
Ils rêvent que, penchés sur leur petit bras rond,  
Doux geste du réveil, ils avancent le front,  
Et leur vague regard tout autour d'eux repose...  
Ils se croient endormis dans un paradis rose...  
Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu...  
Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu;  
La nature s'éveille et de rayons s'enivre...  
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,  
A des frissons de joie aux baisers du soleil...  
Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil:  
Des sombres vêtements ne jonchent plus la terre,  
La bise sous le seuil a fini par se taire.  
On dirait qu'une fée a passé dans cela!...  
—Les enfants, tout joyeux, ont jeté deux cris... Là,  
Près du lit maternel, sous un beau rayon rose,  
Là, sur le grand tapis, resplendit quelque chose...  
Ce sont des médaillons argentés, noirs et blancs,  
De la nacre et du jais aux reflets scintillants:  
Des petits cadres noirs, des couronnes de verre,  
Ayant trois mots gravés en or: «À NOTRE MÈRE!»

.....

2 janvier 1870



# VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes,  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'ombre: E, candeur des vapeurs et des tentes,  
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons  
d'ombelles

I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,  
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges:  
—O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

# Oraison du Soir

Je vis assis tel qu'un ange aux mains d'un barbier,  
Empoignant une chope à fortes cannelures,  
L'hypogastre et le col cambrés, une Gambier  
Aux dents, sous l'air gonflé d'impalpables voilures.

Tels que les excréments chauds d'un vieux colombier  
Mille rêves en moi font de douces brûlures;  
Puis par instants mon cœur triste est comme un  
aubier  
Qu'ensanglante l'or jaune et sombre des coulures.

Puis quand j'ai ravalé mes rêves avec soin,  
Je me tourne, ayant bu trente ou quarante chopes,  
Et me recueille pour lâcher l'âcre besoin.

Doux comme le Seigneur du cèdre et des hysopes,  
Je pisse vers les cieux bruns très haut et très loin,  
Avec l'assentiment des grands héliotropes.

# LES ASSIS

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues  
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs,  
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues  
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs,

Ils ont greffé dans des amours épileptiques  
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs  
De leurs chaises; leurs pieds aux barreaux  
rachitiques  
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs.

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs  
sièges,  
Sentant les soleils vifs percaliser leur peaux,  
Ou les yeux à la vitre où se fanent les neiges,  
Tremblant du tremblement douloureux des crapauds.

Et les Sièges leur ont des bontés; culottée  
De brun, la paille cède aux angles de leurs reins.  
L'âme des vieux soleils s'allume, emmaillotée  
Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,  
Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de  
tambour

S'écoutent clapoter des barcarolles tristes  
Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour.

Oh! ne les faites pas lever! C'est le naufrage.  
Ils surgissent, grondant comme des chats giffés,  
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage!  
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.

Et vous les écoutez cognant leurs têtes chauves  
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds  
tors  
Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves  
Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors.

Puis ils ont une main invisible qui tue;  
Au retour, leur regard filtre ce venin noir  
Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue,  
Et vous suez, pris dans un atroce entonnoir.

Assis, les poings crispés dans des manchettes  
sales,  
Ils songent à ceux-là qui les ont fait lever,  
Et de l'aurore au soir des grappes d'amygdales  
Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever.

Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières  
Ils rêvent sur leurs bras de sièges fécondés,  
De vrais petits amours de chaises en lisières  
Sur lesquelles de fiers bureaux seront bordés.

Les fleurs d'encre, crachant des pollens en virgules,  
Les bercent le long des calices accroupis,  
Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules,  
—Et leur membre s'agace à des barbes d'épis!

# LES EFFARÉS

Noirs dans la neige et dans la brume,  
Au grand soupirail qui s'allume,  
Leurs culs en rond,

À genoux, cinq petits,—misère!—  
Regardent le boulanger faire  
Le lourd pain blond...

Ils voient le fort bras blanc qui tourne  
La pâte grise, et qui l'enfourne  
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire  
Le boulanger au gras sourire  
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,  
Au souffle du soupirail rouge,  
Chaud comme un sein.

Et quand, pendant que minuit sonne,  
Façonné, pétillant et jaune,  
On sort le pain;

Quand, sous les poutres enfumées,

Changent les croûtes parfumées,  
Et les grillons;

Que ce trou chaud souffle la vie;  
Ils ont leur âme si ravie  
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,  
Les pauvres petits pleins de givre!  
—Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses  
Au grillage, chantant des choses,  
Entre les trous,

Mais bien bas,—comme une prière...  
Repliés vers cette lumière  
Du ciel rouvert,

—Si fort, qu'ils crèvent leur culotte,  
—Et que leur linge blanc tremblotte  
Au vent d'hiver...

20 septembre 1870.

# LES CHERCHEUSES DE POUX

Quand le front de l'enfant plein de rouges tourmentes,  
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,  
Il vient près de son lit deux grandes sœurs  
charmantes  
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles assoient l'enfant devant une croisée  
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de  
fleurs,  
Et dans ses lourds cheveux où tombe la rosée  
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives  
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés  
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives  
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences  
Parfumés; et leurs doigts électriques et doux  
Font crépiter parmi ses grises indolences  
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,  
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer;  
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,

Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

# BATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles  
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs;  
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour  
cibles,  
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,  
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.  
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux  
d'enfants,  
Je courus! Et les Péninsules démarrées,  
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.  
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots  
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,  
Dix nuit, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes  
sures  
L'eau verte pénétra ma coque de sapin

Et des taches de vins bleus et des vomissures  
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors je me suis baigné dans le poème  
De la mer, infusé d'astres et latescent,  
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême  
Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires  
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,  
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,  
Fermentent les rousseurs amères de l'amour.

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,  
Et les ressacs, et les courants, je sais le soir,  
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,  
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques  
Illuminant de longs figements violets,  
Pareils à des acteurs de drames très antiques,  
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets;

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,  
La circulation des sèves inouïes  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries  
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,

Sous songer que les pieds lumineux des Maries  
Pussent forcer le muffle aux Océans poussifs;

J'ai heurté, savez-vous? d'incroyables Florides,  
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux  
D'hommes, des arcs-en-ciel tendus comme des  
brides,  
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux;

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses  
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan,  
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces  
Et les lointains vers les gouffres cataractant!

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux braises  
Échouages hideux au fond des golfes bruns  
Où les serpents géants dévorés des punaises  
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades  
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons  
chantants,  
Des écumes de fleurs ont béni mes dorades  
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,  
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux  
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses  
jaunes

Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles  
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds,  
Et je voguais lorsqu'à travers mes liens frêles  
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,  
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,  
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses  
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,  
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur  
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,  
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques,  
Plante folle, escorté des hippocampes noirs,  
Quand les Juillots faisaient croûler à coups de triques  
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues  
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,  
Fileur éternel des immobilités bleues,  
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux! Et des îles  
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur:  
—Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et

t'exiles,

Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré! Les aubes sont navrantes,  
Toute lune est atroce et tout soleil amer.

L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Oh! que ma quille éclate! Oh! que j'aïlle à la mer!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache  
Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé,  
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,  
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,  
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,  
Ni nager sous les yeux horribles des pontons!

# LES PREMIÈRES COMMUNIONS

I

Vraiment, c'est bête, ces églises de villages  
Où quinze laids marmots, encrassant les piliers,  
Écoutent, grasseyant les divins babillages,  
Un noir grotesque dont fermentent les souliers.  
Mais le soleil éveille, à travers les feuillages,  
Les vieilles couleurs des vitraux ensoleillés,

La pierre sent toujours la terre maternelle,  
Vous verrez des monceaux de ces cailloux terreux  
Dans la campagne en rut qui frémit, solennelle,  
Portant, près des blés lourds, dans les sentiers  
sérieux,  
Ces arbrisseaux brûlés où bleuit la prunelle,  
Des nœuds de mûriers noirs ou de rosiers furieux.

Tous les cent ans, on rend ces granges respectables  
Par un badigeon d'eau bleue et de lait caillé.  
Si des mysticités grotesques sont notables  
Près de la Notre-Dame ou du saint empaillé,  
Des mouches sentant bon l'auberge et les étables  
Se gorgent de cire au plancher ensoleillé.

L'enfant se doit surtout à la maison, famille  
Des soins naïfs, des bons travaux abrutissants,  
Ils sortent, oubliant que la peau leur fourmille  
Où le Prêtre du Christ a mis ses doigts puissants.  
On paie au Prêtre un toit ombré d'une charmille  
Pour qu'il laisse au soleil tous ces fronts bruissants.

Le premier habit noir, le plus beau jour de tartes  
Sous le Napoléon ou le Petit Tambour,  
Quelque enluminure où les Josephs et les Marthes  
Tirent la langue avec un excessif amour  
Et qui joindront aux jours de science deux cartes,  
Ces deux seuls souvenirs lui restent du grand jour.

Les filles vont toujours à l'église, contentes  
De s'entendre appeler garces par les garçons  
Qui font du genre, après messe et vêpres  
chantantes,  
Eux, qui sont destinés au chic des garnisons,  
Ils narguent au café les maisons importantes,  
Blousés neuf et gueulant d'effroyables chansons.

Cependant le curé choisit, pour les enfances,  
Des dessins; dans son clos, les vêpres dites, quand  
L'air s'emplit du lointain nasillement des danses,  
Il se sent, en dépit des célestes défenses,  
Les doigts de pied ravis et le mollet marquant...  
—La nuit vient, noir pirate au ciel noir débarquant.

## II

Le prêtre a distingué, parmi les catéchistes  
Congrégés des faubourgs ou des riches quartiers,  
Cette petite fille inconnue, aux yeux tristes,  
Front jaune. Ses parents semblent de doux portiers.

Au grand jour, la marquant parmi les catéchistes,  
Dieu fera, sur son front, neiger ses bénitiers.

La veille du grand jour, l'enfant se fait malade  
Mieux qu'à l'église haute aux funèbres rumeurs.  
D'abord le frisson vient, le lit n'étant pas fade,  
Un frisson surhumain qui retourne: Je meurs...

Et, comme un vol d'amour fait à ses sœurs stupides,  
Elle compte, abattue et les mains sur son cœur,  
Ses Anges, ses Jésus et ses Vierges nitides,  
Et, calmement, son âme a bu tout son vainqueur.

Adonaï!... Dans les terminaisons latines  
Des cieux moirés de vert baignent les Fronts  
          vermeils

Et tachés du sang pur des célestes poitrines,  
De grands linges neigeux tombent sur les soleils.

Pour ses virginités présentes et futures  
Elle mord aux fraîcheurs de ta Rémission;  
Mais plus que les lys d'eau, plus que les confitures  
Tes pardons sont glacés, ô Reine de Sion.



Puis la Vierge n'est plus que la Vierge du livre;  
Les mystiques élans se cassent quelquefois,  
Et vient la pauvreté des images que cuivre

L'ennui, l'enluminure atroce et les vieux bois.

Des curiosités vaguement impudiques  
Épouvantent le rêve aux chastes bleuités  
Qui sont surpris autour des célestes tuniques  
Du linge dont Jésus voile ses nudités.

Elle veut, elle veut pourtant, l'âme en détresse,  
Le front dans l'oreiller creusé par les cris sourds,  
Prolonger les éclairs suprêmes de tendresse  
Et bave...—L'ombre emplît les maisons et les cours,

Et l'enfant ne peut plus. Elle s'agite et cambre  
Les reins, et d'une main ouvre le rideau bleu  
Pour amener un peu la fraîcheur de la chambre  
Sous le drap, vers son ventre et sa poitrine en feu.

## IV

À son réveil,—minuit,—la fenêtre était blanche  
Devant le soleil bleu des rideaux illunés;  
La vision la prit des langueurs du Dimanche,  
Elle avait rêvé rouge. Elle saigna du nez,

Et se sentant bien chaste et pleine de faiblesse,  
Pour savourer en Dieu son amour revenant,  
Elle eut soif de la nuit où s'exalte et s'abaisse  
Le cœur, sous l'œil des cieux doux, en les devinant;

De la nuit, Vierge-Mère impalpable qui baigne  
Tous les jeunes émois de ses silences gris;  
Elle eut soif de la nuit forte où le cœur qui saigne  
Écoute sans témoin sa révolte sans cris.

Et, faisant la victime et la petite épouse,  
Son étoile la vit, une chandelle aux doigts,  
Descendre dans la cour où séchait une blouse,  
Spectre blanc, et lever les spectres noirs des toits.

## V

Elle passa sa nuit Sainte dans les latrines.  
Vers la chandelle, aux trous du toit, coulait l'air blanc  
Et quelque vigne folle aux noirceurs purpurines  
En deçà d'une cour voisine s'écroulant.

La lucarne faisait un cœur de lueur vive  
Dans la cour où les cieux bas plaquaient d'ors  
vermeils  
Les vitres; les pavés puant l'eau de lessive  
Souffraient l'ombre des toits bordés de noirs  
sommeils.

## VI

Qui dira ces langueurs et ces pitiés immondes

Et ce qui lui viendra de haine, ô sales fous,  
Dont le travail divin déforme encor les mondes  
Quand la lèpre, à la fin, rongera ce corps doux,

Et quand, ayant rentré tous ces nœuds d'hystéries  
Elle verra, sous les tristesses du bonheur,  
L'amant rêver au blanc million de Maries  
Au matin de la nuit d'amour, avec douleur!

## VII

Sais-tu que je t'ai fait mourir? J'ai pris ta bouche,  
Ton cœur, tout ce qu'on a, tout ce que vous avez,  
Et moi je suis malade. Oh! je veux qu'on me couche  
Parmi les Morts des eaux nocturnes abreuvés!

J'étais bien jeune, et Christ a souillé mes haleines,  
Il me bonda jusqu'à la gorge de dégoûts;  
Tu baisais mes cheveux profonds comme des laines,  
Et je me laissais faire!... Oh! va... c'est bon pour  
vous,

Hommes! qui songez peu que la plus amoureuse  
Est, dans sa conscience, aux ignobles terreurs  
La plus prostituée et la plus douloureuse  
Et que tous nos élans vers vous sont des erreurs.

Car ma communion première est bien passée!  
Tes baisers, je ne puis jamais les avoir bus.

Et mon cœur et ma chair par ta chair embrassée  
Fourmillent du baiser putride de Jésus...

## VIII

Alors l'âme pourrie et l'âme désolée  
Sentiront ruisseler tes malédictions.  
—Ils avaient couché sur ta haine inviolée  
Echappés, pour la mort, des justes passions.

Christ, ô Christ, éternel voleur des énergies,  
Dieu qui, pour deux mille ans, vouas, à ta pâleur,  
Cloués au sol, de honte et de céphalalgies,  
Ou renversés, les fronts des Femmes de douleur.

Juillet 1871.

# L'ORGIE PARISIENNE

OU

## PARIS SE REPEUPLE

Ô lâches, la voilà! dégorgez dans les gares!  
Le soleil expia de ses poumons ardents  
Les boulevards qu'un soir comblèrent les Barbares  
Voilà la Cité belle assise à l'occident!

Allez! on préviendra les reflux d'incendie,  
Voilà les quais! voilà les boulevards! voilà,  
Sur les maisons, l'azur léger qui s'irradie,  
Et qu'un soir la rougeur des bombes étoila.

Cachez les palais morts dans des niches de  
planches

L'ancien jour effaré rafraîchit vos regards.  
Voici le troupeau roux des tordeuses de hanches,  
Soyez fous, vous serez drôles, étant hagards!

Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes,  
Le cri des maisons d'or vous réclame. Volez!  
Mangez! voici la nuit de joie aux profonds spasmes  
Qui descend dans la rue, ô buveurs désolés,

Buvez. Quand La lumière arrive intense et folle  
Fouillant à vos côtés les luxes ruisselants,  
Vous n'allez pas baver, sans geste, sans parole,  
Dans vos verres, les yeux perdus aux lointains  
blancs,

Avalez, pour la Reine aux fesses cascadantes!  
Écoutez l'action des stupides hoquets  
Déchirants. Écoutez, sauter aux nuits ardentes  
Les idiots râleux, vieillards, pantins, laquais!

Ô cœurs de saleté, bouches épouvantables,  
Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs!  
Un vin pour ces torpeurs ignobles, sur ces tables...  
Vos ventres sont fondus de hontes, ô Vainqueurs!

Ouvrez votre narine aux superbes nausées!  
Trempez de poisons forts les cordes de vos cous!  
Sur vos nuques d'enfants baissant ses mains  
croisées  
Le Poète vous dit: ô lâches, soyez fous!

Parce que vous fouillez le ventre de la Femme  
Vous craignez d'elle encore une convulsion  
Qui crie, asphyxiant votre nichée infâme  
Sur sa poitrine, en une horrible pression.

Syphilitiques, fous, rois, pantins, ventriloques,  
Qu'est-ce que ça peut faire à la pudeur Paris,

Vos âmes et vos corps, vos poisons et vos loques?  
Elle se secouera de vous, hargneux pourris!

Et quand vous serez bas, geignant sur vos entrailles  
Les flancs morts, réclamant votre argent, éperdus,  
La rouge courtisane aux seins gros des batailles,  
Loin de votre stupeur tordra ses poings ardu!

Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères,  
Paris! quand tu reçus tant de coups de couteau,  
Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires,  
Un peu de la bonté du fauve renouveau,

Ô cité douloureuse, ô cité quasi morte,  
La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir  
Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes,  
Cité que le Passé sombre pourrait bénir:

Corps remagnétisé pour les énormes peines,  
Tu rebois donc la vie effroyable! tu sens  
Sourdre le flux des vers livides en tes veines,  
Et sur ton clair amour rôder les doigts glaçants!

Et ce n'est pas mauvais. Tes vers, tes vers livides  
Ne gêneront pas plus ton souffle de Progrès  
Que les Stryx n'éteignaient l'œil des Cariatides  
Où des pleurs d'or astral tombaient des bleus  
degrés.

Quoique ce soit affreux de te revoir couverte

Ainsi; quoiqu'on n'ait fait jamais d'une cité  
Ulcère plus puant à la Nature verte,  
Le Poète te dit «Splendide est ta Beauté!»

L'orage t'a sacrée suprême poésie;  
L'immense remuement des forces te secourt;  
Ton œuvre bout, la mort gronde, Cité choisie!  
Amasse les strideurs au cœur du clairon lourd.

Le Poète prendra le sanglot des Infâmes,  
La haine des Forçats, la clameur des maudits;  
Et ses rayons d'amour flagelleront les Femmes.  
Ses strophes bondiront, voilà! voilà! bandits!

—Société, tout est rétabli:—les orgies  
Pleurent leur ancien rôle aux anciens lupanars:  
Et les gaz en délire aux murailles rougies  
Flambent sinistrement vers les azurs blafards!

Mai 1871.

# ACCROUPISSEMENTS

Bien tard, quand il se sent l'estomac écoeuré,  
Le frère Milotus un œil à la lucarne  
D'où le soleil, clair comme un chaudron récuré,  
Lui darde une migraine et fait son regard darne,  
Déplace dans les draps son ventre de curé.

Il se démène sous sa couverture grise  
Et descend ses genoux à son ventre tremblant,  
Effaré comme un vieux qui mangerait sa prise,  
Car il lui faut, le poing à l'anse d'un pot blanc,  
À ses reins largement retrousser sa chemise!

Or, il s'est accroupi frileux, les doigts de pied  
Repliés grelottant au clair soleil qui plaque  
Des jaunes de brioches aux vitres de papiers,  
Et le nez du bonhomme où s'allume la laque  
Renifle aux rayons, tel qu'un charnel polypier.

.....

Le bonhomme mijote au feu, bras tordus, lippe  
Au ventre: il sent glisser ses cuisses dans le feu  
Et ses chausses roussir et s'éteindre sa pipe;  
Quelque chose comme un oiseau remue un peu  
À son ventre serein comme un morceau de tripe!

Autour, dort un fouillis de meubles abrutis  
Dans des haillons de crasse et sur de sales ventres,  
Des escabeaux, crapauds étranges, sont blottis  
Aux coins noirs: des buffets ont des gueules de  
chantres  
Qu'entr'ouvre un sommeil plein d'horribles appétits.

L'écoeürante chaleur gorge la chambre étroite,  
Le cerveau du bonhomme est bourré de chiffons,  
Il écoute les poils pousser dans sa peau moite  
Et parfois en hoquets fort gravement bouffons  
S'échappe, secouant son escabeau qui boite...

.....

Et le soir aux rayons de lune qui lui font  
Aux contours du cul des bavures de lumière,  
Une ombre avec détails s'accroupit sur un fond  
De neige rose ainsi qu'une rose trémière...  
Fantasque, un nez poursuit Vénus au ciel profond.

# LES PAUVRES À L'ÉGLISE

Parqués entre des bancs de chêne, aux coins  
d'église

Qu'attéduit puamment leur souffle, tous leurs yeux  
Vers le cœur ruisselant d'orrie et la maîtrise  
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux;

Comme un parfum de pain humain l'odeur de cire,  
Heureux, humiliés comme des chiens battus,  
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,  
Tendent leurs oremus risibles et têtus.

Aux femmes, c'est bien bon de faire des bancs  
lisses;

Après les six jours noirs où Dieu les fait souffrir!  
Elles bercent, tordus dans d'étranges pelisses,  
Des espèces d'enfants qui pleurent à mourir;

Leurs seins crasseux dehors, ces mangeuses de  
soupe,

Une prière aux yeux et ne priant jamais,  
Regardent parader malheureusement un groupe  
De gamines avec leurs chapeaux déformés.

Dehors, le froid, la faim, l'homme en ribote:  
C'est bon. Encore une heure; après, les maux sans

—Cependant, alentour, geint, nazille, chuchote  
Une collection de vieilles à fanons;

Ces effarés y sont et ces épileptiques  
Dont on se détournait hier aux carrefours;  
Et, fringalant du nez dans des missels antiques  
Ces aveugles qu'un chien introduit dans les cours.

Et tous, bavant la foi mendiante et stupide,  
Récitent la complainte infinie à Jésus  
Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,  
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus,

Loin des senteurs de viande et d'étoffes moisies,  
Farce prostrée et sombre aux gestes repoussants;  
—Et l'oraison fleurit d'expressions choisies,  
Et les mysticités prennent des tons pressants,

Quand, des nefs où périt le soleil, plis de soie  
Banals, sourires verts, les Dames des quartiers  
Distingués,—ô Jésus!—les malades du foie  
Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.

# CE QUI RETIENT NINA

## LUI

Ta poitrine sur ma poitrine,  
Hein? nous irions,  
Ayant de l'air plein la narine,  
Aux frais rayons

Du bon matin bleu qui vous baigne  
Du vin de jour?...  
Quand tout le bois frissonnant saigne  
Muet d'amour

De chaque branche, gouttes vertes,  
Des bourgeons clairs,  
On sent dans les choses ouvertes  
Frémir des chairs;

Tu plongerais dans la luzerne  
Ton long peignoir,  
Divine avec ce bleu qui cerne  
Ton grand œil noir,

Amoureuse de la campagne,  
Semant partout,

Comme une mousse de champagne,  
Ton rire fou!

Riant à moi, brutal d'ivresse,  
Qui te prendrais  
Comme cela,—la belle tresse,  
Oh!—qui boirais

Ton goût de framboise et de fraise,  
Ô chair de fleur!  
Riant au vent vif qui te baise  
Comme un voleur!

Au rose églantier qui t'embête  
Aimablement...  
Riant surtout, ô folle tête,  
À ton amant!...

Dix-sept ans! Tu seras heureuse!  
Oh! les grands prés,  
La grande campagne amoureuse!  
—Dis, viens plus près!...

Ta poitrine sur ma poitrine,  
Mêlant nos voix,  
Lents, nous gagnerions la ravine,  
Puis les grands bois!...

Puis, comme une petite morte,  
Le cœur pâmé,

Tu me dirais que je te porte,  
L'œil mi-fermé...

Je te porterais, palpitante  
Dans le sentier...  
L'oiseau filerait son andante,  
Joli portier...

Je te parlerais dans ta bouche:  
J'irais, pressant  
Ton corps, comme une enfant qu'on couche  
Ivre du sang

Qui coule, bleu, sous ta peau blanche  
Aux tons rosés,  
Te parlant bas la langue franche...  
Tiens!... que tu sais...

Nos grands bois sentiraient la sève,  
Et le soleil  
Sablerait d'or fin leur grand rêve  
Sombre et vermeil!

Le soir?... Nous reprendrons la route  
Blanche qui court,  
Flânant, comme un troupeau qui broute,  
Tout à l'entour...

Les bons vergers à l'herbe bleue  
Aux pommiers tors!

Comme on les sent tout une lieue,  
Leurs parfums forts!

Nous regagnerions le village  
Au ciel mi-noir;  
Et ça sentirait le laitage  
Dans l'air du soir:

Ça sentirait l'étable pleine  
De fumiers chauds,  
Pleine d'un rythme lent d'haleine,  
Et de grands dos

Blanchissant sous quelque lumière;  
Et, tout là-bas,  
Une vache fiererait fière,  
À chaque pas!...

—Les lunettes de la grand'mère  
Et son nez long  
Dans son missel, le pot de bière  
Cerclé de plomb

Moussant entre trois larges pipes  
Qui, crânement,  
Fument: dix, quinze, immenses lippes  
Qui, tout fumant,

Happent le jambon aux fourchettes  
Tant, tant et plus;

Le feu qui claire les couchettes,  
Et les bahuts:

Les fesses luisantes et grasses  
D'un gros enfant  
Qui fourre, à genoux, dans des tasses,  
Son museau blanc

Frolé par un mufle qui gronde  
D'un ton gentil,  
Et purlèche la face ronde  
Du cher petit...

Noire, rogue au bord de sa chaise,  
Affreux profil,  
Une vieille devant la braise  
Qui fait du fil;

Que de choses nous verrions, chère,  
Dans ces taudis,  
Quand la flamme illumine, claire,  
Les carreaux gris!...

—Et puis, fraîche et toute nichée  
Dans les lilas,  
La maison, la vitre cachée  
Qui rit là-bas...

Tu viendras, tu viendras, je t'aime,

Ce sera beau!  
Tu viendras, n'est-ce pas? et même...

**ELLE**

Mais le bureau?

15 août 1870.

# VÉNUS ANADYOMÈNE

Comme d'un cercueil vert en fer-blanc, une tête  
De femme à cheveux bruns fortement pommadés  
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  
Montrant des déficits assez mal ravaudés;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates  
Qui saillent; le dos court qui rentre et qui ressort.  
—La graisse sous la peau paraît en feuilles plates;  
Et les rondeurs des reins semblent prendre l'essor...

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  
Horrible étrangement,—on remarque surtout  
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés: *Clara Vénus*  
—Et tout ce corps remue et tend sa large croupe  
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

27 juillet 1870.

«Français de soixante-dix,  
bonapartistes,

républicains, souvenez-  
vous de vos pères en 92,  
etc...»

Paul de Cassagnac (*Le Pays*)

Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-treize  
Qui, pâles du baiser fort de la liberté,  
Calmes, sous vos sabots, brisiez le joug qui pèse  
Sur l'âme et sur le front de toute humanité;

Hommes extasiés et grands dans la tourmente,  
Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les  
haillons,

Ô soldats que la Mort a semés, noble Amante,  
Pour les régénérer, dans tous les vieux sillons;

Vous dont le sang lavait toute grandeur salie,  
Morts de Valmy, Morts de Fleurus, Morts d'Italie,  
Ô Million de Christs aux yeux sombres et doux;

Nous vous laissions dormir avec la République,  
Nous, courbés sous les rois comme sous une trique:  
—Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous!

3 septembre 1870.

# COMÉDIE EN TROIS BAISERS

Elle était fort déshabillée,  
Et de grands arbres indiscrets  
Aux vitres penchaient leur feuillée  
Malinement, tout près, tout près.

Assise sur ma grande chaise,  
Mi-nue elle joignait les mains.  
Sur le plancher frissonnaient d'aise  
Ses petits pieds si fins, si fins.

—Je regardai, couleur de cire  
Un petit rayon buissonnier  
Papillonner, comme un sourire,  
Sur son beau sein, mouche au rosier,

—Je baisai ses fines chevilles.  
Elle eut un long rire tris-mal  
Qui s'égrenait en claires trilles,  
Une risure de cristal...

Les petits pieds sous la chemise  
Se sauvèrent: «Veux-tu finir!»  
—La première audace permise,  
Le rire feignait de punir!

—Pauvrets palpitant sous ma lèvre,  
Je baisai doucement ses yeux:  
—Elle jeta sa tête mièvre  
En arrière: «Oh! c'est encor mieux!...»

«Monsieur, j'ai deux mots à te dire...»  
—Je lui jetai le reste au sein  
Dans un baiser, qui la fit rire  
D'un bon rire qui voulait bien...

—Elle était fort déshabillée  
Et de grands arbres indiscrets  
Aux vitres penchaient leur feuillée  
Malinement, tout près, tout près.

# SENSATION

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue:  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue!

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien;  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien  
Par la Nature,—heureux comme avec une femme.

Mars 1870.

# BAL DES PENDUS

Au gibet noir, manchot aimable,  
Dansent, dansent les paladins,  
Les maigres paladins du diable,  
Les squelettes de Saladins.

Messire Belzebuth tire par la cravate  
Ses petits pantins noirs grimaçant sur le ciel,  
Et, leur claquant au front un revers de savate,  
Les fait danser, danser aux sons d'un vieux Noël!

Et les pantins choqués enlacent leurs bras grêles:  
Comme des orgues noirs, les poitrines à jour  
Que serraient autrefois les gentes damoiselles,  
Se heurtent longuement dans un hideux amour.

Hurrah! les gais danseurs, qui n'avez plus de panse!  
On peut cabrioler, les tréteaux sont si longs!  
Hop! qu'on ne sache plus si c'est bataille ou danse!  
Belzebuth enragé râcle ses violons!

Ô durs talons, jamais on n'use sa sandale!  
Presque tous ont quitté la chemise de peau:  
Le reste est peu gênant et se voit sans scandale.  
Sur les crânes, la neige applique un blanc chapeau:

Le corbeau fait panache à ces têtes fêlées,  
Un morceau de chair tremble à leur maigre menton:  
On dirait, tournoyant dans les sombres mêlées,  
Des preux, raides, heurtant armures de carton.

Hurrah! la bise siffle au grand bal des squelettes!  
Le gibet noir mugit comme un orgue de fer!  
Les loups vont répondant des forêts violettes:  
À l'horizon, le ciel est d'un rouge d'enfer...

Holà, secouez-moi ces capitans funèbres  
Qui défilent, sournois, de leurs gros doigts cassés  
Un chapelet d'amour sur leurs pâles vertèbres:  
Ce n'est pas un monstier ici, les trépassés!

Oh! voilà qu'au milieu de la danse macabre  
Bondit dans le ciel rouge un grand squelette fou  
Emporté par l'élan, comme un cheval se cabre:  
Et, se sentant encor la corde raide au cou,

Crispe ses petits doigts sur son fémur qui craque  
Avec des cris pareils à des ricanements,  
Et, comme un baladin rentre dans la baraque,  
Rebondit dans le bal au chant des ossements.

Au gibet noir, manchot aimable,  
Dansent, dansent les paladins,  
Les maigres paladins du diable,  
Les squelettes de Saladins.



# ROMAN

## I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
—Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Ces cafés tapageurs aux lustres éclatants!  
—On va sous les tilleuls verts de la promenade,

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin!  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière;  
Le vent chargé de bruits,—la ville n'est pas loin,—  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

## II

—Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin! Dix-sept ans!—On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...

### III

Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,  
—Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
—Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

### IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au moi d'août.  
Vous êtes amoureux.—Vos sonnets la font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
—Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire...!

—Ce soir-là, ...—vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
—On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

23 septembre 1870.



# RAGES DE CÉSARS

L'Homme pâle, le long des pelouses fleuries,  
Chemine, en habit noir, et le cigare aux dents:  
L'Homme pâle repense aux fleurs des Tuileries  
—Et parfois son œil terne a des regards ardents...!

Car l'Empereur est saouï de ses vingt ans d'orgie!  
Il s'était dit: «Je vais souffler la Liberté  
Bien délicatement, ainsi qu'une bougie!»  
La Liberté revit! Il se sent éreinté!

Il est pris.—Oh! quel nom sur ses lèvres muettes  
Tressaille? Quel regret incapable le mord?  
On ne le saura pas. L'Empereur a l'œil mort.

Il repense peut-être au Compère en lunettes...  
—Et regarde filer de son cigare en feu,  
Comme aux soirs de Saint-Cloud, un fin nuage bleu

# LE MAL

Tandis que les crachats rouges de la mitraille  
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu;  
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,  
Croulent les bataillons en masse dans le feu;

Tandis qu'une folie épouvantable, broie  
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant;  
—Pauvres morts! dans l'été, dans l'herbe, dans ta  
joie,  
Nature! ô toi qui fis ces hommes saintement!...—

—Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées  
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or;  
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées  
Dans l'angoisse et pleurant sous leur vieux bonnet  
noir,  
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir!

# OPHÉLIE

## I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,  
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,  
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...  
—On entend dans les bois de lointains hallalis...

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie  
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir;  
Voici plus de mille ans que sa douce folie  
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses reins et déploie en corolle  
Ses longs voiles bercés mollement par les eaux;  
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,  
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;  
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,  
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile.  
—Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

## II

Ô pâle Ophélie! belle comme la neige,  
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emporté!  
—C'est que les vents tombant des grands monts de  
Norwège  
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté!

C'est qu'un souffle inconnu, fouettant ta chevelure,  
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits;  
Que ton cœur entendait la voix de la Nature  
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits!

C'est que la voix des mers, comme un immense râle,  
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux;  
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,  
Un pauvre fou s'assit, muet, à tes genoux!

Ciel! Amour! Liberté! Quel rêve, ô pauvre Follet  
Tu te fondais à lui comme une neige au feu.  
Tes grandes visions étranglaient ta parole:  
—Un Infini terrible effara ton œil bleu!



—Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles  
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis;  
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,  
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.



# LE CHÂTIMENT DE TARTUFE

Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux sous  
Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée,  
Un jour qu'il s'en allait, effroyablement doux,  
Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée,

Un jour qu'il s'en allait, «Orémus»,—un Méchant  
Le prit rudement par son oreille benoite  
Et lui jeta des mots affreux, en arrachant  
Sa chaste robe noire autour de sa peau moite!

Châtiment!... Ses habits étaient déboutonnés,  
Et le long chapelet des péchés pardonnés  
S'égrenant dans son cœur, Saint Tartufe était pâle!...

Donc, il se confessait, priait, avec un râle!  
L'homme se contenta d'emporter ses rabats...  
—Peuh! Tartufe était nu du haut jusques en bas!

# À LA MUSIQUE

*Place de la Gare, à Charleville.*

Sur la place taillée en mesquines pelouses,  
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,  
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les  
chaleurs  
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

Un orchestre guerrier, au milieu du jardin,  
Balance ses schakos dans la Valse des fifres:  
On voit, aux premiers rangs, parader le gandin,  
Les notaires montrent leurs breloques à chiffres:

Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs;  
Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses  
dames,  
Après desquelles vont, officieux cornacs,  
Celles dont les volants ont des airs de réclames;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités  
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,  
Fort sérieusement discutent des traités,  
Puis présentent en argent, mieux que monsieur  
Prud'homme!

Étalant sur un banc les rondeurs de ses reins,  
Un bourgeois bienheureux, à bedaine flamande,  
Savoure, s'abîmant en des rêves divins,  
La musique française et la pipe allemande!

Au bord des gazons frais ricanent les voyous;  
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,  
Très naïfs, et fumant des roses, des pioupious  
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

—Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,  
Sous les marronniers verts les alertes fillettes:  
Elles le savent bien, et tournent en riant,  
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses  
indiscrètes.

Je ne dis pas un mot: je regarde toujours  
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches  
folles;  
Je suis, sous leur corsage et les frêles atours,  
Le dos divin après la courbe des épaules...

Je cherche la bottine... et je vais jusqu'aux bas;  
Je reconstruis le corps, brûlé de belles fièvres.  
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas...  
—Et je sens les baisers qui me viennent aux lèvres...

# LE FORGERON

*Palais des Tuileries, vers le 10 août 92.*

Le bras sur un marteau gigantesque, effrayant  
D'ivresse et de grandeur, le front vaste, riant  
Comme un clairon d'airain, avec toute sa bouche,  
Et prenant ce gros-là dans son regard farouche,  
Le Forgeron parlait à Louis Seize, un jour  
Que le Peuple était là, se tordant tout autour,  
Et sur les lambris d'or traînant sa veste sale.  
Or le bon roi, debout sur son ventre, était pâle,  
Pâle comme un vaincu qu'on prend pour le gibet,  
Et, soumis comme un chien, jamais ne regimбайт,  
Car ce maraud de forge aux énormes épaules  
Lui disait de vieux mots et des choses si drôles,  
Que cela l'empoignait au front, comme cela!  
«Or, tu sais bien, Monsieur, nous chantions tra la la  
Et nous piquions les bœufs vers les sillons des  
autres:

Le Chanoine au soleil filait des patenôtres  
Sur des chapelets clairs grenés de pièces d'or.  
Le Seigneur, à cheval, passait, sonnante du cor  
Et l'un avec la hart, l'autre avec la cravache  
Nous fouillaient.—Hébétés comme des yeux de  
vache,

Nos yeux ne pleuraient plus; nous allions, nous allions  
Et quand nous avons mis le pays en sillons,  
Quand nous avons laissée dans cette terre noire  
Un peu de notre chair... nous avons un pourboire:  
On nous faisait flamber nos taudis dans la nuit,  
Nos petits y faisaient un gâteau fort bien cuit.

... «Oh! je ne me plains pas. Je te dis mes bêtises,  
C'est entre nous. J'admets que tu me contredises,  
Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin  
Dans les granges entrer des voitures de foin  
Énormes? De sentir l'odeur de ce qui pousse,  
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse?  
De voir des blés, des blés, des épis pleins de grain,  
De penser que cela prépare bien du pain...  
Oh! plus fort, on irait, au fourneau qu'il s'allume,  
Chanter joyeusement en martelant l'enclume,  
Si l'on était certain de pouvoir prendre un peu,  
Étant homme, à la fin! de ce que donne Dieu!  
«Mais voilà, c'est toujours la même vieille histoire!...  
Mais je sais, maintenant! Moi je ne peux plus croire,  
Quand j'ai deux bonnes mains, mon front et mon  
marteau

Qu'un homme vienne là, dague sur le manteau,  
Et me dise: Mon gars, ensemence ma terre;  
Que l'on arrive encor, quand ce serait la guerre,  
De prendre mon garçon comme cela, chez moi!  
—Moi, je serais un homme, et toi, tu serais roi,  
Tu me dirais: Je veux!...—Tu vois bien, c'est stupide.

Tu crois que j'aime voir ta baraque splendide,  
Tes officiers dorés, tes mille chenapans,  
Tes palsembleu bâtards tournant comme des paons:  
Ils ont rempli ton nid de l'odeur de nos filles  
Et de petits billets pour nous mettre aux Bastilles  
Et nous dirons: C'est bien; les pauvres à genoux!  
Nous dorérons ton Louvre en donnant nos gros sous!  
Et tu te soûleras, tu feras belle fête.

—Et ces Messieurs riront, les reins sur notre tête!

«Non. Ces saletés-là datent de nos papas!

Oh! Le Peuple n'est plus une putain. Trois pas

Et, tous, nous avons mis ta Bastille en poussière.

Cette bête suait du sang à chaque pierre

Et c'était dégoûtant, la Bastille debout

Avec ses murs lépreux qui nous racontaient tout

Et, toujours, nous tenaient enfermés dans leur ombre!

—Citoyen! citoyen! c'était le passé sombre

Qui croulait, qui râlait, quand nous prîmes la tour

Nous avons quelque chose au cœur comme l'amour.

Nous avons embrassé nos fils sur nos poitrines.

Et, comme des chevaux, en soufflant des narines

Nous allions, fiers et forts, et ça nous battait là...

Nous marchions au soleil, front haut; comme cela,

Dans Paris! On venait devant nos vestes sales.

Enfin! Nous nous sentions Hommes! Nous étions

pâles

Sire, nous étions soûls de terribles espoirs:

Et quand nous fûmes là, devant les donjons noirs,

Agitant nos clairons et nos feuilles de chêne,

Les piques à la main; nous n'eûmes pas de haine,  
—Nous nous sentions si forts, nous voulions être  
doux!

.....  
.....

«Et depuis ce jour-là, nous sommes comme fous!  
Le tas des ouvriers a monté dans la rue,  
Et ces maudits s'en vont, foule toujours accrue  
De sombres revenants, aux portes des richards.  
Moi, je cours avec eux assommer les mouchards:  
Et je vais dans Paris, noir, marteau sur l'épaule,  
Farouche, à chaque coin balayant quelque drôle,  
Et, si tu me riais au nez, je te tuerais!

—Puis, tu peux y compter, tu te feras des frais  
Avec tes hommes noirs, qui prennent nos requêtes  
Pour se les renvoyer comme sur des raquettes  
Et, tout bas, les malins se disent; «Qu'ils sont sots!»  
Pour mitonner des lois, coller de petits pots  
Pleins de jolis décrets roses et de droguailles,  
S'amuser à couper proprement quelques tailles,  
Puis se boucher le nez quand nous marchons près  
d'eux

—Nos doux représentants qui nous trouvent  
crasseux!

Pour ne rien redouter, rien, que les baïonnettes...,  
C'est très bien. Foin de leur tabatière à sornettes!  
Nous en avons assez, là, de ces cerveaux plats  
Et de ces ventres-dieux. Ah! ce sont là les plats

Que tu nous sers bourgeois, quand nous sommes  
féroces

Quand nous brisons déjà les sceptres et les  
crosses!...

.....

Il le prend par le bras, arrache le velours  
Des rideaux, et lui montre en bas les larges cours  
Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,  
La foule épouvantable avec des bruits de houle  
Hurlant comme une chienne, hurlant comme une mer,  
Avec ses bâtons forts et ses piques de fer,  
Ses tambours, ses grands cris de halles et de  
bouges,  
Tas sombre de haillons saignants de bonnets  
rouges;  
L'Homme, par la fenêtre ouverte, montre tout  
Au roi pâle, et suant qui chancelle debout,  
Malade à regarder cela!

«C'est la crapule,  
Sire. Ça bave aux murs, ça monte, ça pullule:  
—Puisqu'ils ne mangent pas, Sire, ce sont des  
gueux!  
Je suis un forgeron: ma femme est avec eux,  
Folle! Elle croit trouver du pain aux Tuileries!  
—On ne veut pas de nous dans les boulangeries.  
J'ai trois petits. Je suis crapule.—Je connais  
Des vieilles qui s'en vont pleurant sous leurs bonnets

Parce qu'on leur a pris leur garçon ou leur fille:  
C'est la crapule.—Un homme était à la Bastille,  
Un autre était forçat: et, tous deux, citoyens  
Honnêtes. Libérés, ils sont comme des chiens:  
On les insulte! Alors, ils ont là quelque chose  
Qui leur fait mal, allez! C'est terrible, et c'est cause  
Que, se sentant brisés, que, se sentant damnés,  
Ils sont là, maintenant, hurlant sous votre nez!  
Crapule.—Là dedans sont des filles, infâmes  
Parce que,—vous saviez que c'est faible, les  
femmes,  
Messeigneurs de la cour,—que ça veut toujours bien,  
Vous avez craché sur l'âme, comme rien!  
Vos belles, aujourd'hui, sont là. C'est la crapule.

.....

«Oh! tous les malheureux, tous ceux dont le dos brûle  
Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,  
Qui dans ce travail-là sentent crever leur front.  
Chapeau bas, mes bourgeois! Oh! ceux-là sont les  
Hommes!  
Nous sommes Ouvriers, Sire! Ouvriers! Nous  
sommes  
Pour les grands temps nouveaux où l'on voudra  
savoir,  
Où l'Homme forgera du matin jusqu'au soir,  
Chasseur des grands effets, chasseur des grandes  
causes  
Ou, lentement vainqueur, il domptera les choses

Et montera sur Tout, comme sur un cheval!  
Oh! splendides lueurs des forges! Plus de mal,  
Plus!—Ce qu'on ne sait pas, c'est peut-être terrible:  
Nous saurons!—Nos marteaux en main; passons au  
crible

Tout ce que nous savons: puis, Frères, en avant!  
Nous faisons quelquefois ce grand rêve émouvant  
De vivre simplement, ardemment, sans rien dire  
De mauvais, travaillant sous l'auguste sourire  
D'une femme qu'on aime avec un noble amour:  
Et l'on travaillerait fièrement tout le jour,  
Écoutant le devoir comme un clairon qui sonne:  
Et l'on se sentirait très heureux: et personne  
Oh! personne, surtout, ne vous ferait ployer!  
On aurait un fusil au-dessus du foyer...

.....

Oh! mais l'air est tout plein d'une odeur de bataille!  
Que te disais-je donc? Je suis de la canaille!  
Il reste des mouchards et des accapareurs.  
Nous sommes libres, nous! Nous avons des terreurs  
Où nous nous sentons grands, oh! si grands! Tout à  
l'heure

Je parlais de devoir calme, d'une demeure...  
Regarde donc le ciel!—C'est trop petit pour nous,  
Nous crèverions de chaud, nous serions à genoux!  
Regarde donc le ciel!—Je rentre dans la foule  
Dans la grande canaille effroyable qui roule,  
Sire, tes vieux canons sur les sales pavés;

—Oh! quand nous serons morts, nous les aurons lavés.

—Et si, devant nos cris, devant notre vengeance,  
Les pattes des vieux rois mordorés, sur la France  
Poussaient leurs régiments en habits de gala,  
Eh bien, n'est-ce pas, vous tous? Merde à ces  
chiens-là

.....

—Il reprit son marteau sur l'épaule.

La foule

Près de cet homme-là se sentait l'âme soûle,  
Et, dans la grande cour, dans les appartements,  
Où Paris haletait avec des hurlements,  
Un frisson secoua l'immense populace.  
Alors, de sa main large et superbe de crasse  
Bien que le roi ventru suât, le Forgeron,  
Terrible, lui jeta le bonnet rouge au front!

# SOLEIL ET CHAIR

Le Soleil, le foyer de tendresse et de vie,  
Verse l'amour brûlant à la terre ravie,  
Et, quand on est couché sur la vallée, on sent  
Que la terre est nubile et déborde de sang;  
Que son immense sein, soulevé par une âme,  
Est d'amour comme dieu, de chair comme la femme,  
Et qu'il renferme, gros de sève et de rayons,  
Le grand fourmillement de tous les embryons!

Et tout croît, et tout monte!

Ô Vénus, ô Déesse!

Je regrette les temps de l'antique jeunesse,  
Des satyres lascifs, des faunes animaux,  
Dieux qui mordaient d'amour l'écorce des rameaux  
Et dans les nénufars baisaient la Nymphe blonde!  
Je regrette les temps où la sève du monde,  
L'eau du fleuve, le sang rose des arbres verts  
Dans les veines de Pan mettaient un univers!  
Où le sol palpait, vert, sous ses pieds de chèvre;  
Où, baisant mollement le clair syrinx, sa lèvre  
Modulait sous le ciel le grand hymne d'amour;  
Où, debout sur la plaine, il entendait autour  
Répondre à son appel la Nature vivante;  
Où, les arbres muets, berçant l'oiseau qui chante,

La terre berçant l'homme, et tout l'Océan bleu  
Et tous les animaux, aimaient, aimaient en Dieu!  
Je regrette les temps de la grande Cybèle  
Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,  
Sur un grand char d'airain, les splendides cités;  
Son double sein versait dans les immensités  
Le pur ruissellement de la vie infinie.  
L'Homme suçait, heureux, sa mamelle bénie,  
Comme un petit enfant, jouant sur ses genoux.  
—Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux.

Misère! Maintenant il dit: Je sais les choses,  
Et va, les yeux fermés et les oreilles closes;  
—Et pourtant, plus de dieux! plus de dieux! l'Homme  
est Roi!

L'Homme est Dieu! Mais l'Amour, voilà la grande  
Foi!

Oh! si l'homme puisait encore à ta mamelle,  
Grande mère des dieux et des hommes, Cybèle;  
S'il n'avait pas laissé l'immortelle Astarté  
Qui jadis, émergeant dans l'immense clarté  
Des flots bleus, fleur de chair que la vague parfume,  
Montra son nombril rose où vint neiger l'écume,  
Et fit chanter, Déesse aux grands yeux noirs  
vainqueurs,  
Le rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs!

Je crois en toi! Je crois en toi! Divine mère,  
Aphrodite marine!—Oh! la route est amère  
Depuis que l'autre Dieu nous attelle à sa croix;  
Chair, Marbre, Fleur, Vénus, c'est en toi que je crois!  
—Oui l'Homme est triste et laid, triste sous le ciel  
vaste,

Il a des vêtements, parce qu'il n'est plus chaste,  
Parce qu'il a sali son fier buste de Dieu,  
Et qu'il a rabougri, comme une idole au feu,  
Son corps olympien aux servitudes sales!  
Oui, même après la mort, dans les squelettes pâles  
Il veut vivre, insultant la première beauté!  
—Et l'Idole où tu mis tant de virginité,  
Où tu divinisas notre argile, la Femme,  
Afin que l'homme pût éclairer sa pauvre âme  
Et monter lentement, dans un immense amour,  
De la prison terrestre à la beauté du jour,  
La femme ne sait plus même être courtisane!  
—C'est une bonne farce! et le monde ricane  
Au nom doux et sacré de la grande Vénus!



Si les temps revenaient, les temps qui sont venus!  
—Car l'Homme a fini! l'Homme a joué tous les rôles!  
Au grand jour, fatigué de briser des idoles  
Il ressuscitera, libre de tous ses Dieux,

Et, comme il est du ciel, il scrutera les cieux!  
L'Idéal, la pensée invincible, éternelle,  
Tout le dieu qui vit, sous son argile charnelle,  
Montera, montera, brûlera sous son front!  
Et quand tu le verras sonder tout l'horizon,  
Contempteur des vieux jougs, libre de toute crainte,  
Tu viendras lui donner la Rédemption sainte!  
—Splendide, radieuse, au sein des grandes mers  
Tu surgiras, jetant sur le vaste Univers  
L'Amour infini dans un infini sourire!  
Le Monde vibrera comme une immense lyre  
Dans le frémissement d'un immense baiser:  
  
—Le Monde a soif d'amour: tu viendras l'apaiser.

.....

## IV

Ô splendeur de la chair! ô splendeur idéale!  
Ô renouveau d'amour, aurore triomphale  
Où, courbant à leurs pieds les Dieux et les Héros  
Kallipige la blanche et le petit Éros  
Effleureront, couverts de la neige des roses,  
Les femmes et les fleurs sous leurs beaux pieds  
écloses!  
Ô grande Ariadné, qui jettes tes sanglots  
Sur la rive, en voyant fuir là-bas sur les flots,  
Blanche sous le soleil, la voile de Thésée,

Ô douce vierge enfant qu'une nuit a brisée,  
Tais-toi! Sur son char d'or brodé de noirs raisins,  
Lysios, promené dans les champs Phrygiens  
Par les tigres lascifs et les panthères rousses,  
Le long des fleuves bleus rougit les sombres  
mousses.

Zeus, Taureau, sur son cou berce comme un enfant  
Le corps nu d'Europé, qui jette son bras blanc  
Au cou nerveux du Dieu frissonnant dans la vague,  
Il tourne lentement vers elle son œil vague;  
Elle, laisse traîner sa pâle joue en fleur  
Au front de Zeus; ses yeux sont fermés; elle meurt  
Dans un divin baiser, et le flot qui murmure  
De son écume d'or fleurit sa chevelure.

—Entre le laurier-rose et le lotus jaseur  
Glisse amoureusement le grand Cygne rêveur  
Embrassant la Lédia des blancheurs de son aile;  
—Et tandis que Cypris passe, étrangement belle,  
Et, cambrant les rondeurs splendides de ses reins,  
Étale fièrement l'or de ses larges seins  
Et son ventre neigeux brodé de mousse noire,  
—Héraclès, le Dompteur, qui, comme d'une gloire  
Fort, ceint son vaste corps de la peau du lion,  
S'avance, front terrible et doux, à l'horizon!

Par la lune d'été vaguement éclairée,  
Debout, nue, et rêvant dans sa pâleur dorée  
Que tache le flot lourd de ses longs cheveux bleus,  
Dans la clairière sombre où la mousse s'étoile,

La Dryade regarde au ciel silencieux...

—La blanche Séléne laisse flotter son voile,  
Craintive, sur les pieds du bel Endymion,  
Et lui jette un baiser dans un pâle rayon...

—La Source pleure au loin dans une longue extase...  
C'est la Nymphe qui rêve, un coude sur son vase,  
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé.

—Une brise d'amour dans la nuit a passé,  
Et, dans les bois sacrés, dans l'horreur des grands  
arbres,

Majestueusement debout, les sombres Marbres,  
Les Dieux, au front desquels le Bouvreuil fait son nid,  
—Les Dieux écoutent l'Homme et le Monde infini!

7 mai 1870.

# LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit: c'est un petit aval qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme:  
Nature, berce-le chaudement: il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

7 octobre 1870.

# AU CABARET-VERT

*Cinq heures du soir.*

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines  
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi,  
—*Au Cabaret-Vert*: je demandai des tartines  
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table  
Verte: je contemplai les sujets très naïfs  
De la tapisserie.—Et ce fut adorable,  
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

—Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure!—  
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,  
Du jambon tiède, dans un plat colorié,

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse  
D'ail,—et m'emplit la chope immense, avec sa  
mousse  
Que dorait un rayon de soleil arriéré.

Octobre 1870.

# LA MALINE

Dans la salle à manger brune, que parfumait  
Une odeur de vernis et de fruits, à mon aise  
Je ramassais un plat de je ne sais quel met  
Belge, et je m'épatais dans mon immense chaise.

En mangeant, j'écoutais l'horloge,—heureux et coi.  
La cuisine s'ouvrit avec une bouffée  
—Et la servante vint, je ne sais pas pourquoi,  
Fichu moitié défait, malinement coiffée.

Et tout en promenant son petit doigt tremblant  
Sur sa joue, un velours de pêche rose et blanc,  
En faisant, de sa lèvre enfantine, une moue,

Elle arrangeait les plats, près de moi, pour m'aiser;  
—Puis, comme ça,—bien sûr pour avoir un baiser,—  
Tout bas: «Sens donc: j'ai pris une froid sur la joue...»

Charleroi, octobre 1870.

# L'ÉCLATANTE VICTOIRE DE SARREBRUCK REMPORTÉE AUX CRIS DE VIVE L'EMPEREUR!

(Gravure belge brillamment coloriée, se vend à Charleroi,  
35 centimes.)

Au milieu, l'Empereur, dans une apothéose  
Bleue et jaune, s'en va, raide, sur son dada  
Flamboyant; très heureux,—car il voit tout en rose,  
Féroce comme Zeus et doux comme un papa;

En bas, les bons Pioupious qui faisaient la sieste  
Près des tambours dorés et des rouges canons,  
Se lèvent gentiment. Pitou remet sa veste,  
Et, tourné vers le Chef, s'étourdit de grands noms

À droite, Dumanet, appuyé sur la crosse  
De son chassepot, sent frémir sa nuque en brosse,  
Et: «Vive l'Empereur!!»—Son voisin reste coi...

Un schako surgit, comme un soleil noir...—Au centre

Boquillon, rouge et bleu, très naïf, sur son ventre  
Se dresse, et,—présentant ses derrières: «De  
quoi?...»

Octobre 1870.

# RÊVÉ POUR L'HIVER

*À Elle.*

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose  
Avec des coussins bleus.  
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose  
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,  
Grimacer les ombres des soirs,  
Ces monstruosité hargneuses, populace  
De démons noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée...  
Un petit baiser, comme une folle araignée,  
Te courra par le cou...

Et tu me diras: «Cherche!» en inclinant la tête;  
—Et nous prendons du temps à trouver cette bête!  
—Qui voyage beaucoup...

En wagon, le 7 octobre 1870.

# LE BUFFET

C'est un large buffet sculpté; le chêne sombre,  
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens;  
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre  
Comme un flot de vin vieux, des parfums  
engageants;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,  
De linges odorants et jaunes, de chiffons  
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,  
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons;

—C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches  
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs  
sèches  
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

—Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,  
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis  
Quand s'ouvrent lentement tes grands portes noires.

Octobre 1870.

# MA BOHÈME

(*Fantaisie*)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées;  
Mon paletot aussi devenait idéal;  
J'allais sous le ciel, Muse! et j'étais ton féal;  
Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.  
—Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse;  
—Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des  
gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur!

Octobre 1870.

# ENTENDS COMME BRAME

Entends, comme brame  
près des acacias  
en avril la rame  
viride du pois!

Dans sa vapeur nette,  
Vers Phœbé! tu vois  
s'agiter la tête  
de saints d'autrefois...

Loin des claires meules  
des caps, des beaux toits,  
ces chers Anciens veulent  
ce philtre sournois...

Or ni feriale  
ni astrale! n'est  
la brume qu'exhale  
ce nocturne effet.

Néanmoins ils restent,  
—Sicile, Allemagne,  
dans ce brouillard triste  
et blêmi, justement!



# CHANT DE GUERRE PARISIEN

Le printemps est évident, car  
Du cœur des Propriétés vertes  
Le vol de Thiers et de Picard  
Tient ses splendeurs grandes ouvertes.

Ô mai! Quels délirants cul-nus!  
Sèvres, Meudon, Bagneux, Asnières,  
Écoutez donc les bienvenus  
Semer les choses printanières!

Ils ont schako, sabre et tamtam  
Non la vieille boîte à bougies  
Et des yoles qui n'ont jam... jam...  
Fendent le lac aux eaux rougies!...

Plus que jamais nous bambochons  
Quand arrivent sur nos tanières [1](#)  
Crouler les jaunes cabochons  
Dans des aubes particulières.

Thiers et Picard sont des Éros  
Des enleveurs d'héliotropes  
Au pétrole ils font des Corots.  
Voici hannetonner leurs tropes...

Ils sont familiers du grand turc!...  
Et couché dans les glaïeuls, Favre,  
Fait son cillement aqueduc  
Et ses reniflements à poivre!

La Grand-Ville a le pavé chaud  
Malgré vos douches de pétrole  
Et décidément il nous faut  
Nous secouer dans votre rôle...

Et les ruraux qui se prélassent  
Dans de longs accroupissements  
Entendront des rameaux qui cassent  
Parmi les rouges froissements.

[1] Quand viennent sur nos fourmilières (*var. de l'auteur*).

# MES PETITES AMOUREUSES

Un hydrolat lacrymal lave  
Les cieux vert-chou:  
Sous l'arbre tendronnier qui bave  
Vos caoutchoucs.

Blancs de lunes particulières  
Aux pialats ronds,  
Entrechoquez vos genouillères  
Mes laiderons!

Nous nous aimions à cette époque,  
Bleu laideron:  
On mangeait des œufs à la coque  
Et du mouron!

Un soir tu me sacras poète,  
Blond laideron.  
Descends ici que je te fouette  
En mon giron;

J'ai dégueulé ta bandoline  
Noir laideron;  
Tu couperais ma mandoline  
Au fil du front.

Pouah! nos salives desséchées  
Roux laideron  
Infectent encor les tranchées  
De ton sein rond!

Ô mes petites amoureuses  
Que je vous hais!  
Plaquez de fougues douloureuses,  
Vos tétons laids!

Piétinez mes vieilles terrines  
De sentiment;  
Hop donc soyez-moi ballerines  
Pour un moment!...

Vos omoplates se déboîtent  
Ô mes amours!  
Une étoile à vos reins qui boîtent  
Tournez vos tours.

Est-ce pourtant pour ces éclanches  
Que j'ai rimé!  
Je voudrais vous casser les hanches  
D'avoir aimé!

Fade amas d'étoiles ratées  
Comblez les coins  
—Vous creverez en Dieu, bâties  
D'ignobles soins!

Sous les lunes particulières

Aux pialats ronds

Entrechoquez vos genouillères,

Mes laiderons!

# LES POÈTES DE SEPT ANS

*A M. P. Demeny.*

Et la Mère, fermant le livre du devoir,  
S'en allait satisfaite et très fière sans voir,  
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminence,  
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour il suait d'obéissance; très  
Intelligent; pourtant des tics noirs, quelques traits,  
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.  
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,  
En passant il tirait la langue, les deux poings  
À l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.  
Une porte s'ouvrait sur le soir; à la lampe  
On le voyait, là-haut qui râlait sur la rampe,  
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été  
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté  
À se renfermer dans la fraîcheur des latrines:  
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.  
Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet  
Derrière la maison, en hiver s'illunait,  
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne  
Et pour des visions écrasant son œil darne,  
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.

Pitié! Ces enfants seuls étaient ses familiers  
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,  
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue,  
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,  
Conversaient avec la douceur des idiots!  
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,  
Sa mère s'effrayait; les tendresses profondes  
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.  
C'était bon. Elle avait le bleu regard,—qui ment!

À sept ans, il faisait des romans sur la vie  
Du grand désert, où luit la Liberté ravie,  
Forêts, soleils, rives, savanes!—Il s'aidait  
De journaux illustrés où, rouge, il regardait  
Des Espagnoles rire et des Italiennes.  
Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indiennes,  
—Huit ans,—la fille des ouvriers d'à côté,  
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,  
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,  
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,  
Car elle ne portait jamais de pantalons;  
—Et, par elle meurtri des poings et des talons  
Rempportait les saveurs de sa peau dans sa  
chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,  
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,  
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou;  
Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve.

Il n'aimait pas Dieu; mais les hommes, qu'au soir  
fauve,

Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg  
Où les crieurs, en trois roulements de tambour  
Font autour des édits rire et gronder les foules.  
—Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles  
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,  
Font leur remuement calme et prennent leur essor!

Et comme il savourait surtout les sombres choses,  
Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,  
Haute et bleue, âcrement prise d'humidité,  
Il lisait son roman sans cesse médité,  
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,  
De fleurs de chair aux bois sidéraux déployées,  
Vertige, écroulements, déroutes et pitié!  
—Tandis que se faisait la rumeur du quartier,  
En bas,—seul, et couché sur des pièces de toile  
Écru, et pressentant violemment le voile!

26 mai 1871.

Note (Project Gutenberg).

On nous a fait savoir que le terme "le voile" dans la dernière ligne du poème «LES POÈTES DE SEPT ANS», doit être corrigée en "la voile".

D'après nos recherches, le poème écrit en 1871 se terminait en effet sur les mots "la voile".

La présente édition de 1895 a été corrigée de la main

de Verlaine, sur des épreuves fournies par l'imprimerie Ch. Herissey à Évreux. Il nous est difficile de savoir pourquoi Verlaine a corrigé «la voile» en «le voile», ou s'agit-il d'un moment d'inattention?

Ce qui est certain, notre édition marque bien «le voile».

# LE CŒUR VOLÉ

Mon pauvre cœur bave à la poupe,  
Mon cœur est plein de caporal;  
Ils lui lancent des jets de soupe,  
Mon triste cœur bave à la poupe.  
Sous les quolibets de la troupe  
Qui pousse un rire général,  
Mon triste cœur brave à la poupe  
Mon cœur est plein de caporal!

Ithyphalliques et pioupiesques,  
Leurs insultes l'ont dépravé.  
À la vesprée, ils font des fresques  
Ithyphalliques et pioupiesques,  
Ô flots abracadabrantesques  
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé!  
Ithyphalliques et pioupiesques  
Leurs insultes l'ont dépravé!

Quand ils auront tari leurs chiques,  
Comment agir, ô cœur volé?  
Ce seront des refrains bachiques  
Quand ils auront tari leurs chiques.  
J'aurai des sursauts stomachiques  
Si mon cœur triste est ravalé:

Quand ils auront tari leurs chiques,  
Comment agir, ô cœur volé?

# TÊTE DE FAUNE

Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,  
Dans la feuillée incertaine et fleurie,  
D'énormes fleurs où l'âcre baiser dort  
Vif et devant l'exquise broderie,

Le Faune affolé montre ses grands yeux  
Et mord la fleur rouge avec ses dents blanches  
Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux,  
Sa lèvre éclate en rires par les branches;

Et quand il a fui, tel un écureuil,  
Son rire perle encore à chaque feuille  
Et l'on croit épeuré par un bouvreuil  
Le baiser d'or du bois qui se recueille.

# POISON PERDU

Des nuits du blond et de la brune  
Pas un souvenir n'est resté;  
Pas une dentelle d'été,  
Pas une cravate commune.

Et sur le balcon, où le thé  
Se prend aux heures de la lune,  
Il n'est resté de trace aucune,  
Aucun souvenir n'est resté,

Au bord d'un rideau bleu piquée,  
Luit une épingle à tête d'or  
Comme un gros insecte qui dort,

Pointe d'un fin poison trempée,  
Je te prends, sois-moi préparée  
Aux heures des désirs de mort.

# LES CORBEAUX

Seigneur, quand froide est la prairie,  
Quand dans les hameaux abattus,  
Les longs angelus se sont tus  
Sur la nature défleurie,  
Faites s'abattre des grands cieux  
Les chers corbeaux délicieux.

Armée étrange aux cris sévères,  
Les vents froids attaquent vos nids!  
Vous, le long des fleuves jaunis,  
Sur les routes aux vieux calvaires,  
Sur les fossés et sur les trous,  
Dispersez-vous, ralliez-vous!

Par milliers, sur les champs de France,  
Où dorment les morts d'avant-hier,  
Tournoyez, n'est-ce pas, l'hiver,  
Pour que chaque passant repense!  
Sois donc le crieur du devoir,  
Ô notre funèbre oiseau noir!

Mais, saints du ciel, en haut du chêne,  
Mât perdu dans le soir charmé,  
Laissez les fauvelles de mai

Pour ceux qu'au fond du bois enchaîne,  
Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir,  
La défaite sans avenir.

1872.

# PATIENCE

*D'un été.*

Aux branches claires des tilleurs  
Meurt un maladif hallali.  
Mais des chansons spirituelles  
Voltigent partout les groseilles.  
Que notre sang rie en nos veines,  
Voici s'enchevêtrer les vignes.  
Le ciel est joli comme un ange,  
Azur et Onde communient.  
Je sors! Si un rayon me blesse,  
Je succomberai sur la mousse.

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie,  
C'est si simple!... Fi de ces peines!  
Je veux que l'été dramatique  
Me lie à son char de fortune.  
Que par toi beaucoup, ô Nature,  
—Ah! moins nul et moins seul! je meure,  
Au lieu que les bergers, c'est drôle,  
Meurent à peu près par le monde.

Je veux bien que les saisons m'usent.  
À toi, Nature! je me rends,

Et ma faim et toute ma soif;  
Et s'il te plaît, nourris, abreuve.  
Rien de rien ne m'illusionne;  
C'est rire aux parents qu'au soleil;  
Mais moi je ne veux rire à rien,  
Et libre soit cette infortune.

# JEUNE MÉNAGE

La chambre est ouverte au ciel bleu turquin;  
Pas de place: des coffrets et des huches!  
Dehors le mur est plein d'aristoloches  
Où vibrent les gencives des lutins.

Que ce sont bien intrigues de génies  
Cette dépense et ces désordres vains!  
C'est la fée africaine qui fournit  
La mûre, et les résilles dans les coins.

Plusieurs entrent, marraines mécontentes,  
En pans de lumière dans les buffets,  
Puis y restent! le ménage s'absente  
Peu sérieusement, et rien ne se fait.

Le marié a le vent qui le floue  
Pendant son absence, ici, tout le temps.  
Même des esprits des eaux malfaisants  
Entrent vaguer aux sphères de l'alcôve.

La nuit, l'amie oh, la lune de miel  
Cueillera leur sourire et remplira  
De mille bandeaux de cuivre le ciel.  
Puis ils auront affaire au malin rat.

—S'il n'arrive pas un feu follet blême,  
Comme un coup de fusil, après des vêpres.  
—Ô spectres saints et blancs de Bethléem,  
Charmez plutôt le bleu de leur fenêtre!

27 juin 1872.

# MÉMOIRE

## I

L'eau claire; comme le sel des larmes d'enfance;  
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de  
femmes;

La soie, en foule et de lys pur des oriflammes  
Sous les murs dont quelque pucelle eut la défense;

L'ébat des anges;—non... le courant d'or en marche,  
Meut ses bras, noirs, et lourds, et frais surtout,  
d'herbe. Elle,

Sombre, ayant le ciel bleu pour ciel de lit, appelle  
Pour rideaux l'ombre de la colline et de l'arche.

## II

Eh! l'humide carreau tend ses bouillons limpides!  
L'eau meuble d'or pâle et sans fond les couches  
prêtes.

Les robes vertes et déteintes des fillettes  
Font les saules, d'où sautent les oiseaux sans brides.

Plus pure qu'un louis, jaune et chaude paupière

Le souci d'eau—ta foi conjugale, ô l'Épouse!—  
Au midi prompt, de son terne miroir, jalouse  
Au ciel gris de chaleur la sphère rose et chère.

### III

Madame se tient trop debout dans la prairie  
Prochaine où neigent les fils du travail; l'ombrelle  
Aux doigts; foulant l'ombelle; trop fière pour elle  
Des enfants lisant dans la verdure fleurie

Leur livre de maroquin rouge! Hélas, Lui, comme  
Mille anges blancs qui se séparent sur la route,  
S'éloigne par delà la montagne! Elle, toute  
Froide, et noire, court! après le départ de l'homme!

### IV

Regrets des bras épais et jeunes d'herbe pure!  
Or des lunes d'avril au cœur du saint lit! Joie  
Des chantiers riverains à l'abandon, en proie  
Aux soirs d'août qui faisaient germer ces pourritures!

Qu'elle pleure à présent sous les remparts: l'haleine  
Des peupliers d'en haut est pour la seule brise.  
Amis, c'est la nappe, sans reflets, sans source, grise

---

Un vieux draqueur, dans sa barque immobile, peine.

## V

Jouet de cet œil d'eau morne, je n'y puis prendre,  
Ô canot immobile! ô bras trop courts! ni l'une  
Ni l'autre fleur; ni la jaune qui m'importune,  
Là; ni la bleue, amis, à l'eau couleur de cendre.

Ah! la poudre des saules qu'une aile secoue!  
Les roses des roseaux dès longtemps dévorées!...  
Mon canot toujours fixe; et sa chaîne tirée  
Au fond de cet œil d'eau sans bords—à quelle boue?

Est-elle almée?... aux premières heures bleues  
Se détruira-t-elle comme les fleurs feues...  
Devant la splendide étendue où l'on sente  
Souffler la ville énormément florissante!

C'est trop beau! c'est trop beau! mais c'est  
nécessaire  
—Pour la Pêcheuse et la chanson du corsaire,  
Et aussi puisque les derniers masques crurent  
Encore aux fêtes de nuit sur la mer pure!



# FÊTES DE LA FAIM

Ma faim, Anne, Anne,  
Fuis sur ton âne.

Si j'ai du goût, ce n'est guères  
Que pour la terre et les pierres  
Dinn! dinn! dinn! dinn! Mangeons l'air,  
Le roc, les terres, le fer,  
Charbons.

Mes faims, tournez. Paisez, faims,  
Le pré des sons!  
Attirez le gai venin  
Des liserons;

Mangez les cailloux qu'un pauvre brise,  
Les vieilles pierres d'églises,  
Les galets, fils des déluges,  
Pains couchés aux vallées grises!

Des faims, c'est les bouts d'air noir;  
L'azur sonneur;  
—C'est l'estomac qui me tire,  
C'est le malheur.

Sur terre ont paru les feuilles:

Je vais aux chairs de fruit blettes,  
Au sein du sillon je cueille  
La doucette et la violette.

Ma faim, Anne, Anne!  
Fuis sur ton âne.

Août 1872.

# PROSE

# I FLAIRY

Pour Hélène se conjurèrent les sèves ornementales dans les ombres vierges et les clartés impassibles dans le silence astral. L'ardeur de l'été fut confiée à des oiseaux muets et l'indolence requise à une barque de deuils sans prix par des anses d'amours morts et de parfums affaissés.

Après le moment de l'air des bûcheronnes à la rumeur du torrent sous la ruine des bois, de la sonnerie des bestiaux à l'écho des vals, et des cris des steppes.

Pour l'enfance d'Hélène frissonnèrent les fourrés et les ombres, et le sein des pauvres, et les légendes du ciel.

Et ses yeux et sa danse supérieurs encore aux éclats précieux, aux influences froides, au plaisir du décor et de l'heure uniques.

## II

# GUERRE

Enfant, certains ciels ont affiné mon optique, tous les caractères nuancèrent ma physionomie. Les phénomènes s'émurent. À présent l'inflexion éternelle des moments de l'infini des mathématiques me chassent par ce monde où je subis tous les succès civils, respecté de l'enfance étrange et des affections énormes. Je songe à une guerre, de droit ou de force, de logique bien imprévue.

C'est aussi simple qu'une phrase musicale.

# III

## GÉNIE

Il est l'affection et le présent puisqu'il a fait la maison ouverte à l'hiver écumeux et à la rumeur de l'été, lui qui a purifié les boissons et les aliments, lui qui est le charme des lieux fuyant et le délice surhumain des stations. Il est l'affection et l'avenir, la force et l'amour que nous, debout dans les rages et les ennuis, nous voyons passer dans le ciel de tempête et les drapeaux d'extase.

Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue, et l'éternité: machine aimée des qualités fatales. Nous avons tous eu l'épouvante de sa concession et de la nôtre: ô jouissance de notre santé, élan de nos facultés, affection égoïste et passion pour lui, lui qui nous aime pour sa vie infinie...

Et nous nous le rappelons et il voyage... Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa promesse sonne: «Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré!»

Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères de femmes et

des gaîtés des hommes et de tout ce péché: car c'est fait, lui étant, et étant aimé.

Ô ses souffles, ses têtes, ses courses; la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action.

Ô fécondité de l'esprit et immensité de l'univers!

Son corps! Le dégagement rêvé le brisement de la grâce croisée de violence nouvelle! sa vue, sa vue! tous les agenouillages anciens et les peines *relevés* à sa suite.

Son jour! l'abolition de toutes souffrances sonores et mouvantes dans la musique plus intense.

Son pas! les migrations plus énormes que les anciennes invasions.

Ô Lui et nous! l'orgueil plus bienveillant que les charités perdues.

Ô monde! et le chant clair des malheurs nouveaux!

Il nous a connus tous et nous a tous tous aimé. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer, et sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour.



# IV

## JEUNESSE

### I

#### DIMANCHE

Les calculs de côté, l'inévitable descente du ciel, la visite des souvenirs et la séance des rythmes occupent la demeure, la tête et le monde de l'esprit.

—Un cheval défile sur le turf suburbain, le long des cultures et des boisements, percé par la peste carbonique. Une misérable femme de drame, quelque part dans le monde soupire après les abandons improbables. Les desperadves languissent après l'orage, l'ivresse et les blessures. De petits enfants étouffent des malédictions le long des rivières.

Reprenons l'étude au bruit de l'œuvre dévorante qui se rassemble et se monte dans les masses.

### II

#### SONNET

*Homme* de constitution ordinaire, la chair n'était-elle pas un fruit pendu dans le verger, ô journées enfantes! le corps un trésor à prodiguer; ô aimer, le péril ou la force de Psyché? La terre avait des versants fertiles en princes et en artistes, et la descendance et la race nous poussaient aux crimes et aux deuils: ce monde votre fortune et votre péril. Mais à présent, le labeur comblé, toi, tes calculs, toi, tes impatiences, ne sont plus que votre danse et votre voix, non fixées et point forcées, quoique d'un double événement d'invention et de succès une liaison, en l'humanité fraternelle est discrète par l'univers sans images;—la force et le droit réfléchissent la danse et la voix à présent seulement appréciées.

### III

## VINGT ANS

Les voix instructives exilées... L'ingénuité physique amèrement rassise... Adagio. Ah! l'égoïsme infini de l'adolescence, l'optimisme studieux: que le monde était plein de fleurs cet été! Les airs et les formes mourant... Un chœur, pour calmer l'impuissance et l'absence! Un chœur de verres de mélodies nocturnes... En effet les nerfs vont vite chasser.

### IV

Tu en es encore à la tentation d'Antoine. L'ébat du zèle écourté, les tics d'orgueil, l'affaissement et l'effroi. Mais tu te mettras à ce travail: toutes les possibilités harmoniques et architecturales s'émouvront autour de ton siège. Des êtres parfaits, imprévus, s'offriront à tes expériences. Dans tes environs affluera rêveusement la curiosité d'anciennes foules et de luxes oisifs. Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. Quant au monde, quand tu sortiras, que sera-t-il devenu? En tout cas, rien des apparences actuelles.

# V

## SOLDES

À vendre ce que les Juifs n'ont pas vendus, ce que noblesse ni crime n'ont goûté, ce qu'ignorent l'amour maudit et la probité infernale des masses; ce que le temps ni la science n'ont pas à reconnaître:

Les voix reconstituées; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales, et leurs applications instantanées, l'occasion, unique, de dégager nos sens!

À vendre les corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance! Les richesses jaillissant à chaque démarche! Solde de diamants sans contrôle!

À vendre l'anarchie pour les masses; la satisfaction irrépressible pour les amateurs supérieurs; la mort atroce pour les fidèles et les amants!

À vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et comforts parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font:

À vendre les applications de calcul et sauts d'harmonie

inouïs. Les trouvailles et les termes non soupçonnés, possession immédiate.

Élan insensé et infini aux splendeurs et invisibles aux délices insensibles, et ses secrets affolants pour chaque vice, et sa gaîté effroyante pour la foule.

À vendre les corps, les voix, l'immense opulence inquestionnable, ce qu'on ne vendra jamais. Les vendeurs ne sont pas à bout de solde! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de sitôt!

# TABLE

PRÉFACE

Les étrennes des orphelins

Voyelles

Oraison du soir

Les assis

Les effarés

Les chercheuses de poux

Bateau ivre

Premières communions

L'orgie parisienne ou Paris se repeuple

Accroupissements

Les pauvres à l'église

Ce qui retient Nina

Vénus Anadyomène

Morts de quatre-vingt-douze

Comédie en trois baisers

Sensation

Bal des pendus

Roman

Rages de Césars

Le mal

Ophélie

Le châtiment de Tartufe

À la musique

[Le forgeron](#)  
[Soleil et chair](#)  
[Le dormeur du Val](#)  
[Au Cabaret Vert](#)  
[La Maline](#)  
[L'éclatante victoire de Sarrebruck](#)  
[Rêvé pour l'hiver](#)  
[Le buffet](#)  
[Ma bohème](#)  
[Entends comme Brame](#)  
[Chant de guerre parisien](#)  
[Mes petites amoureuses](#)  
[Les poètes de sept ans](#)  
[Le cœur volé](#)  
[Tête de faune](#)  
[Poison perdu](#)  
[Les corbeaux](#)  
[Patience](#)  
[Jeune ménage](#)  
[Mémoire](#)  
[... Est-elle almée?](#)  
[Fêtes de la faim \(variante\)](#)

## PROSE

[Fairy](#)  
[Guerre](#)  
[Génie](#)

Jeunesse

I. Dimanche

II. Sonnet

III. Vingt ans

IV. Tu en es encore

Solde

## Notes sur la transcription

On a effectué les corrections suivantes:

ombragé => ombré (On paie au Prêtre un toit ombragé d'une charmille)

retiré «petits» (De s'entendre appeler garces par les petits garçons)

retiré «fortes» (Elle eut soif de la nuit forte où s'exalte et s'abaisse)

Boète => Poète (Le Boète prendra le sanglot des Infâmes)

gravements => gravement (Et parfois en hoquets fort gravements bouffons)

ajouté «est Roi!» (—Et pourtant, plus de dieux! plus de dieux! l'Homme)

dlamants => diamants (Solde de dlamants sans contrôle!)

On donne ici la préface selon les épreuves, avant et

après correction.

# PRÉFACE

ARTHUR RIMBAUD

## SES POÉSIES COMPLÈTES

À mon avis tout à fait intime, j'eusse préféré, en dépit de tant d'intérêt s'attachant intrinsèquement presque aussi bien que chronologiquement à beaucoup de pièces du présent recueil, que celui-ci fût allégé pour, surtout, des causes littéraires : trop de jeunesse décidément, d'inexpériences mal savoureuses, point d'assez heureuses naïvetés. J'eusse, si le maître, donné juste un dessus de panier, quitte à regretter que le reste dût disparaître, ou, alors, ajouté ce reste à la fin du livre, après la table des matières et sans table des matières quant à ce qui l'eût concerné, sous la rubrique «pièces attribuées à l'auteur», encore excluant de cette peut-être trop indulgente déjà hospitalité les tout à fait apocryphes sonnets publiés, sous le nom glorieux et désormais sacré, par de spirituels parodistes.

Quoi qu'il en soit, voici, seulement expurgée expurgé des apocryphes en question et classée

classé aussi soigneusement que possible par ordre de dates, mais, hélas! ~~privée~~ privé de trop de choses qui furent, aux déplorables fins de puérides et criminelles rancunes, sans même d'excuses suffisamment bêtes, confisquées, confisquées? volées! pour tout et mieux dire, dans les tiroirs fermés d'un absent. ~~Voici~~ voici *le livre des poésies complètes d'Arthur Rimbaud*, avec ses additions inutiles à mon avis et ses déplorables mutilations irréparables à jamais, il faut le craindre.

Justice est donc faite, et bonne et complète, car en outre du présent fragment de l'œuvre [illisible], il y a eu des reproductions par la Presse et la Librairie des choses en prose si inappréciables, peut-être même si supérieures aux vers, dont quelques-uns pourtant incomparables, que je sache!

Ici, avant de procéder plus avant, dans ce très sérieux et très sincère et pénible et douloureux travail, il me sied et me plaît de remercier mes amis Dujardin et Kahn, Fénéon, et ce trop méconnu, trop modeste Anatole Baju, de leur intervention en un cas si beau, mais, à l'époque, ~~periculent~~ périculeux, je vous l'assure, car je ne le sais que trop.

Kahn et Dujardin disposaient néanmoins de revues jeunes et d'aspect presque imposant, un peu d'outre-Rhin et parfois, pour ainsi dire, pédantesques; depuis il y a eu encore du plomb dans l'aile de ces périodiques changés de direction—et Bajou, naïf, eut aussi son influence, vraiment.

Tous trois firent leur devoir en faveur de mes efforts pour Rimbaud, Bajou avec le tort, peut-être inconscient, de publier, à l'appui de la bonne thèse, des gloses farceuses de gens de talent et surtout d'esprit qui auraient mieux fait certainement de travailler pour leur compte, qui en valait, je le leur dis en toute sincérité,

La peine assurément!

Mais un devoir sacré m'incombe, en dehors de toute diversion même quasiment nécessaire, vite. C'est de rectifier des faits d'abord—et ensuite d'élucider un peu la disposition, à mon sens, mal littéraire, mais conçue dans un but tellement respectable! du présent volume des *Poésies complètes d'Arthur Rimbaud*.

On a tout dit, en une préface abominable que la Justice a châtiée, d'ailleurs par la saisie, ~~de par~~ sur la requête d'un galant homme de qui la

signature avait été escroquée, M. Rodolphe Darzens, on a donc dit tout le mauvais sur Rimbaud, homme et poète.

Ce mauvais-là, il faut malheureusement, mais carrément, l'amalgamer avec celui qu'a écrit, pensé sans nul doute, un homme de talent dans un journal d'irréprochable tenue. Je veux parler de M. Charles Maurras et en appeler de lui à lui mieux informé.

Je lis, par exemple, ceci de lui, M. Charles Maurras :

*Au dîner du Bon Bock* «Au dîner du Bon Bock», or il n'y avait pas alors, de *dîner du Bon Bock* où nous allions, Valade, Mérat, Silvestre, quelques autres Parnassiens, ~~ou~~ [et] moi, ~~ou~~ ni par conséquent Rimbaud avec nous, mais bien un dîner mensuel des *Vilains Bonshommes* [note illisible], fondé bien avant la guerre et qu'avaient honoré quelquefois Théodore de Banville et, de la part de Sainte-Beuve, son le secrétaire de celui-ci, M. Jules Troubat. Au moment dont il est question, fin 1871, nos «assises» se tenaient au premier étage d'un marchand de vins établi au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice, vis-à-vis d'un libraire d'occasion (rue Bonaparte) et (rue

du Vieux-Colombier) d'un marchand négociant d'[en] objets religieux. ~~*Au dîner du Bon Bock*~~ «Au dîner du Bon Bock, dit donc M. Maurras, ses reparties (à Rimbaud) causaient de grands scandales. Ernest d'Hervilly le rappelait en vain à la raison. Carjat le mit à la porte. Rimbaud attendit patiemment patiemment à la porte et Carjat reçut à la sortie un «bon» (je retiens «bon») coup de canne à épée ~~dans le ventre.~~ dans le ventre.»

Je n'ai pas à invoquer le témoignage de d'Hervilly qui est un cher poète et un cher ami, parce qu'il n'a jamais été plus l'auteur d'une intervention absurdemement inutile que l'objet d'une insulte ignoble publiée sans la plus simple pudeur, non plus que sans la moindre conscience du faux ou du vrai dans la préface de l'édition de M. Genonceaux, ~~cet exotique à Paris d'ailleurs~~ ~~failli depuis ou quelque chose comme cela~~; ni celui de M. Carjat lui-même, par trop juge et partie, ni celui des encore assez nombreux survivants d'une scène assurément peu glorieuse pour Rimbaud, mais démesurément grossie et dénaturée jusqu'à la plus complète calomnie.

Voici donc un récit succinct, mais vrai; jusque dans le moindre détail, du «drame» en question; ce soir-là, aux Vilains Bonshommes, on avait lu

beaucoup de vers après le dessert et le café. Beaucoup de vers, même à la fin d'un dîner (plutôt modeste), ce n'est pas toujours des moins fatigants, particulièrement quand ils sont un peu bien déclamatoires comme ceux dont *vraiment* il s'agissait (et non du bon poète Jean Aicard). Ces vers étaient d'un monsieur qui faisait beaucoup de sonnets à l'époque et de qui le nom m'échappe.

Et, sur le début suivant, après passablement d'autres choses d'autres gens:

*On dirait des soldats d'Agrippa d'Aubigné  
Alignés au cordeau par Philibert Delorme*

...

Rimbaud eut le tort incontestable de protester d'abord entre haut et bas contre la prolongation d'à la fin abusives récitation. Sur quoi M. Etienne Carjat, le photographe, poète de qui le récitant était l'ami littéraire et artistique, s'interposa trop vite et trop vivement à mon gré, traitant l'interrupteur de gamin. Rimbaud qui ne savait supporter la boisson, et que l'on avait contracté dans ces «agapes» pourtant modérées, la mauvaise habitude de gâter au point de vue du vin et des liqueurs,—Rimbaud qui se trouvait gris, prit mal la chose, se saisit

d'une canne à épée à moi qui était derrière nous, voisins immédiats et, par-dessus la table large de près de deux mètres, dirigea vers M. Carjat qui se trouvait en face ou tout comme, la lame dégainée qui ne fit pas heureusement de très grands ravages, puisque le sympathique ex-directeur du *Boulevard* ne reçut, si j'en crois ma mémoire qui est excellente dans ce cas, qu'une éraflure très légère à une main.

Néanmoins l'alarme fut grande et la tentative très regrettable, vite et plus vite encore réprimée. J'arrachai la lame au furieux, la brisai sur mon genou et confiai, devant rentrer de très bonne heure chez moi où ~~ma femme était dans un état de grossesse avancé pour ne pas excuser de trop longue ou fréquentes miennes absences de la maison~~, le garçon [«gamin»] à moitié dégrisé maintenant, au peintre bien connu, Michel de l'Hay, alors déjà un solide gaillard en outre d'un tout jeune homme des plus remarquablement beaux qu'il soit donné de voir, qui eut tôt fait de reconduire à son domicile de la rue Campagne-Première, en le chapitrant d'importance, le «gamin» notre jeune intoxiqué de qui l'accès de colère ne tarda pas à se dissiper tout à fait, avec les fumées du vin et de l'alcool, dans le sommeil réparateur de la seizième année.

Avant de «lâcher» tout à fait M. Charles Maurras, je lui demanderai de ~~m'autoriser à m'~~ expliquer ~~une dernière fois~~ sur un malheureux membre de phrase de lui me concernant.

À propos de la question d'ailleurs subsidiaire de savoir si M. Rimbaud était beau ou laid, M. Maurras qui ne l'a jamais vu et qui le trouve laid, d'après des témoins «plus rassis» que votre serviteur, me blâmerait presque, ma parole d'honneur! d'avoir dit qu'il avait (Rimbaud) un visage parfaitement ovale d'ange en exil, une forte bouche rouge au pli amer ~~(e t (in cauda venenum!))~~ ~~ee Latin et Romain et Grec et Italien!~~ ~~Que vous êtes, M. Maurras, ô gros voluptueux (à la Wilde!)~~ des «jambes sans rivales».

Ça c'est bête, je veux bien le croire, idiot sans plus, autrement, quoi? Voici toujours *ma* phrase sur les jambes en question, extraite des *Homme d'aujourd'hui*. Au surplus, lisez toute la petite biographie. Elle répond à tout d'*avance*, et coûte deux sous.

«... Des projets pour la Russie, une anicroche à Vienne (Autriche), quelques mois en France, d'Arras et Douai à Marseille, et le Sénégal vers lequel bercé par un naufrage, [i] puis la Hollande, 1879-80; i vu décharger des voitures de moisson

dans une ferme à sa mère, entre Attigny et Vouziers, et arpenter ces routes maigres de ses «jambes sans rivales».

Voyons, M. Maurras, est-ce bien de bonne foi votre confusion entre infatigabilité... et autre chose: ?

—Ouf! j'en ai fini avec les petites (et grosses) infamies qui, de régions prétendues uniquement littéraires, s'insinueraient dans la vie privée pour s'y installer, et veuillez, lecteur, me permettre de m'étendre un peu, maintenant qu'on a brûlé quelque sucre, sur le pur plaisir intellectuel de vous parler du présent ouvrage qu'on peut ne pas aimer, ni même admirer, mais qui a droit à tout respect en tout consciencieux examen?

On a laissé les pièces objectionables objectionables au point de vue bourgeois, car le point de vue chrétien et surtout catholique dont je m'honore d'être un des plus indignes peut-être mais à coup sûr le plus sincère tenant, me semble supérieur et doit être écarté—j'entends, notamment les *Premières Communions*, les *Pauvres à l'église* (pour mon compte, j'eusse négligé cette pièce brutale avec ayant pourtant ceci qui est [illisible]:

... Les malades du foie

Font baiser leurs longs doigts jaunes: aux  
bénitiers.

*Aux bénitiers.*

Quant aux *Premières Communions* dont j'ai sévèrement parlé dans mes *Poètes maudits* à cause de certains vers plutôt irrévérencieux que affreusement blasphémateurs (ou réciproquement), c'est si beau!... n'est-ce pas? à travers tant de drôles de coup[ables] choses... n'est ce pas?

Pour le reste de ce que j'aime parfaitement, le *Bateau ivre*, les *Effarés*, les *Chercheuses de poux* et, bien après, les *Assis* aussi, parbleu! C'est un peu fumiste, mais si beau de détails; *Sonnet de Voyelles* qui a fait faire à M. René Ghill de ses mirobolantes théories, et l'ardent *Faune*: C' [illisible] est parfait de fauves,—en liberté! et encore une fois, je vous le présente, ce «numéro», comme autrefois dans ce petit journal de combat mort en pleine brèche Lutèce, de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces.

On a cru devoir, évidemment dans un but de réhabilitation qui n'a rien à voir ni avec la vie honorable ni avec l'œuvre très intéressante,

[illisible] ouvrir le volume par une pièce intitulée *Étrennes des Orphelins*, laquelle assez longue pièce, dans le goût un peu ~~Guiraud~~ Guiraud avec déjà des beautés tout autres. Ceci qui vaut du Desbordes-Valmore:

*Les tout petits enfants ont le cœur si sensible!*

Cela:

*La bise sous le seuil a fini par se taire...*

qui est d'un net et d'un vrai, quant à ce qui concerne un beau jour de premier janvier. Surtout une facture solide, même un peu trop, qui dit l'extrême jeunesse de l'auteur quand il s'en servit d'après la formule parnassienne exagérée.

On a cru aussi devoir intercaler de gré ou de force un trop long poème: *Le Forgeron*, daté des *Tuileries vers le 10 août 1892* 1792, où vraiment c'est trop démoc-soc [illisible], par trop démodé, même en 1870 où ce fut écrit; mais l'auteur, direz-vous, était si, si jeune! Mais, répondrais-je, était-ce une raison pour publier cette chose faite à coups de «mauvaises lectures» dans des manuels surannés ou de trop moisis historiens? Je ne m'empresse pas moins d'ajouter qu'il y a là

encore de très beaux vers. Parbleu! avec cet être-là!

Cette caricature de Louis ~~XIV~~ XVI, d'abord:

*Et prenant ce gros-là dans son regard  
farouche.*

Cette autre encore;

*Or le bon roi, debout sur son ventre, était  
pâle.*

Ce cri bien dans le ton juste, trop rare ici :

*On ne veut pas de nous dans les  
boulangeries*

Mais j'avoue préférer telles pièces purement jolies, mais alors très jolies, d'une joliesse sauvageonne ou sauvage tout à fait alors presque aussi belles que ~~le Bateau ivre~~ les Effarés ou que les ~~Premières Communions~~ Assis.

Il y a, dans ce ton, *Ce qui relie Nina*, vingt-neuf strophes, plus de cent vers, sur un rythme [rh]ythme sautilleur avec des gentillesse à tout bout de champ:

*Dix-sept ans, ! tu seras heureuse!*

*Ô les grands près,*

*La grande campagne amoureuse!*

*—Dis, viens plus près!...*

.....  
*Puis comme une petite morte*

*Le cœur pâmé*

*Tu me ~~disais~~ dirais que je te porte*

*L'œil mi-fermé...*

Et, après la promenade au bois... et la  
résurrection de la *petite morte*, l'entrée dans le  
village où ~~ça~~ çà sentirait le laitage, une étable  
pleine d'un ~~rythme~~ rhythme lent d'haleine, et de  
grands dos. — Un, un intérieur à la Téniers: :

*Les lunettes de ~~ma~~ la grand-mère*

*Et son nez long*

*Dans son missel...*

.....  
*Aussi la Comédie en trois baisers:*

.....  
*Elle était fort déshabillée*

*Et de grands arbres indiscrets.*

*Aux vitres penchaient leur feuillée*

*Malinement, tout près, tout près.*

*Sensation, où le poète adolescent va loin, bien loin, «comme un bohémien:»*

*Par la nature, heureux comme avec une femme ...*

Roman:

*On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.*

Ce qu'il y a d'amusant, c'est que Rimbaud, quand il écrivait ce vers, n'avait pas encore seize ans. Évidemment il se «vieillissait» pour mieux plaire à quelque belle... de, très probablement, son imagination.

*Ma Bohème, la plus gentille sans doute de ces gentilles choses: :*

*Comme des lyres je tirai les élastiques;  
De mes souliers blessés, un pied près de  
mon cœur ...*

*Mes Petites amoureuses, les Poètes de sept ans, frères franchement douloureux des Chercheuses de poux:*

*Et la mère fermant le livre du devoir*

*S'en allait satisfaite et très fière sans voir  
Dans les yeux bleus et sous le front plein  
d'éminences  
L'âme de son enfant livrée aux  
répugnances.*

.....

Quant aux quelques morceaux en prose qui terminent le volume, je les eusse retenus pour les publier dans une nouvelle édition des œuvres en prose. Ils sont d'ailleurs ~~très beaux~~ merveilleux, mais tout à fait dans la note des *Illuminations* et de la *Saison en Enfer*. Je l'ai dit tout à l'heure et je sais que je ne suis pas le seul à le penser: Le Rimbaud en prose est peut-être supérieur à celui en vers...

J'ai terminé, je crois avoir terminé ma tâche de préfacier. De la vie de l'homme j'ai parlé suffisamment. De son œuvre je reparlerai peut-être encore.

Mon dernier mot ne peut-être ici que ceci: Rimbaud fut un poète mort jeune (à dix-huit ans, puisque né à Charleville[—le 20] Octobre 1854— nous n'avons pas de vers de lui [postérieur] à 1872.) mais vierge de toute platitude ou décadence—comme il fut un homme mort jeune aussi [(à trente] sept ans [le] 10 Novembre 1891

à l'hôpital de la Conception de Marseille), mais dans son vœu bien formulé d'indépendance et de haut dédain de n'importe quelle adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ni d'être.

Paul Verlaine.

End of the Project Gutenberg EBook of Poésies complètes,  
by Arthur Rimbaud

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK POÉSIES COMPLÈTES  
\*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 29302-h.htm or 29302-h.zip  
\*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be  
found in:

<http://www.gutenberg.org/2/9/3/0/29302/>

Produced by Laurent Vogel, Robert Connal and the Online  
Distributed Proofreading Team at <http://www.pgdp.net> (This  
file was produced from images generously made available  
by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at  
<http://gallica.bnf.fr>)

Updated editions will replace the previous one--the old  
editions  
will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means  
that no

one owns a United States copyright in these works, so the  
Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States  
without

permission and without paying copyright royalties. Special  
rules,

set forth in the General Terms of Use part of this  
license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic

works to  
protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark.  
Project  
Gutenberg is a registered trademark, and may not be used  
if you  
charge for the eBooks, unless you receive specific  
permission. If you  
do not charge anything for copies of this eBook, complying  
with the  
rules is very easy. You may use this eBook for nearly any  
purpose  
such as creation of derivative works, reports,  
performances and  
research. They may be modified and printed and given away-  
-you may do  
practically ANYTHING with public domain eBooks.  
Redistribution is  
subject to the trademark license, especially commercial  
redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting  
the free  
distribution of electronic works, by using or distributing  
this work  
(or any other work associated in any way with the phrase  
"Project  
Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the  
Full Project  
Gutenberg-tm License (available with this file or online  
at  
<http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of

this agreement  
and help preserve free future access to Project Gutenberg-  
tm electronic  
works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation  
("the Foundation"  
or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection  
of Project  
Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual  
works in the  
collection are in the public domain in the United States.  
If an  
individual work is in the public domain in the United  
States and you are  
located in the United States, we do not claim a right to  
prevent you from  
copying, distributing, performing, displaying or creating  
derivative  
works based on the work as long as all references to  
Project Gutenberg  
are removed. Of course, we hope that you will support the  
Project  
Gutenberg-tm mission of promoting free access to  
electronic works by  
freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance  
with the terms of  
this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name  
associated with  
the work. You can easily comply with the terms of this  
agreement by  
keeping this work in the same format with its attached  
full Project  
Gutenberg-tm License when you share it without charge with  
others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located  
also govern  
what you can do with this work. Copyright laws in most

countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic

work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or

providing  
access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic  
works provided  
that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you  
derive from  
the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the  
method  
you already use to calculate your applicable taxes. The  
fee is  
owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark,  
but he  
has agreed to donate royalties under this paragraph to the  
Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty  
payments  
must be paid within 60 days following each date on which  
you  
prepare (or are legally required to prepare) your periodic  
tax  
returns. Royalty payments should be clearly marked as such  
and  
sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation  
at the  
address specified in Section 4, "Information about  
donations to  
the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user  
who notifies  
you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt  
that s/he  
does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-  
tm  
License. You must require such a user to return or  
destroy all copies of the works possessed in a physical  
medium  
and discontinue all use of and all access to other copies  
of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by

sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2 . Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

### Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees

are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

#### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.